

JULES,

OU

LE FILS ADULTÉRIN.

TOME TROISIÈME.



IMPRIMERIE DE STAHL,
QUAI DES AUGUSTINS N° 9.

JULES,

OU

LE FILS ADULTÉRIN,

ROMAN HISTORIQUE ET DE MŒURS DU 19e SIÈCLE.

Par L. Arthaud,

AUTEUR D'INESILLA.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

LECOINTE ET POUGIN, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1831.

JULES,

OU

LE FILS ADULTÉRIN.

CHAPITRE XII.

Histoire d'une jolie femme, qui ressemble à celles de beaucoup d'autres.

« Je suis née à Cadix. Mon père était un des plus riches négocians de cette ville commerçante, et, par son union avec ma mère, il vit augmenter encore sa fortune. Les mers étaient couvertes de ses vaisseaux et pas un navire n'entrait dans la baie sans qu'il vint accroître les richesses



du segnor Mequinez. Un fils était venu couronner l'amour qu'il portait à ma mère, et cet enfant, objet des plus chères espérances, faisait goûter à ce couple un bonheur sans égal. Si le caractère naturel de mon père le portait à faire le bien, sa douce et généreuse compagne ne lui cédait pas en sentimens délicats; l'un et l'autre soulageaient l'infortune lorsqu'elle leur était connue. Ils n'attendaient pas qu'elle vînt frapper à leur porte, ils allaient à sa rencontre. Partout on vantait leur humanité, leurs bienfaits et le bonheur qu'ils goûtaient.

» Mais rien n'est stable ici-bas, et la félicité que l'on goûte, doit souvent être troublée par ceux qui ne savent pas être heureux. C'est ce qui arriva à l'honnête Mequinez et à sa vertueuse épouse. L'envie, cette

cruelle passion qui dirige toutes les pensées, toutes les actions d'une partie du genre humain, voulut désunir ce que la providence, dans un instant d'abandon, avait uni. Cette furie causa tous nos maux.

»Des hommes, comme on en rencontre beaucoup dans le monde, flattèrent l'amour-propre du segnor Mequinez, s'emparèrent adroitement de sa confiance et l'éloignèrent de ses affaires, de ce que, jusqu'à ce moment, il avait considéré comme ses devoirs les plus doux. On lui avait démontré le ridicule d'être amoureux de sa femme, il s'en éloigna. On lui dit qu'il avait beaucoup plus de fortune qu'il ne lui en fallait pour vivre commodément et celà était vrai; mais on avait omis de lui dire que, quelque riche qu'on soit, la prodigalité finit par épuiser les

plus gros trésors. La société de sa femme lui devint à charge ; l'amour sincère qu'il lui portait fut dirigé vers un autre objet, et quel était-il ! grand Dieu !.......... C'était le jeu !.... Le souvenir de cette passion et des maux cruels qu'elle entraîne avec elle me font encore frémir, lorsque je songe aux ravages qu'elle a occassionnés dans ma famille..... ici des larmes s'échappèrent des yeux de la naratrice et, après quelques instans de silence, elle reprit ainsi :

»Mon ami, excusez ces pleurs, elles sont désormais la seule consolation qui me reste. Ce n'est pas devant vous, que je connais bon et sensible, que j'aurais essayé de les retenir. Puissiez-vous remarquer que je ne suis pas aussi légère que j'ai pu vous le paraître dans le premier moment que vous m'avez vue.

» En se livrant au jeu, sans nulle espèce de contrainte, mon père ne tarda pas à y perdre des sommes considérables. L'espoir de les regagner l'entraîna dans de nouveaux revers, et ils furent tels que sa fortune en fut compromise. Ce fut alors que, triomphant de l'état où ils l'avaient placé, ses faux amis lui firent envisager comme possible non-seulement de réparer ses pertes, mais même de doubler sa première fortune. Le malheureux Mequinez crût à leurs discours, et il perdit non-seulement tout ce qu'il possédait d'or; mais encore, sur parole, ses navires et leurs cargaisons.

» Ne possédant plus rien dans le monde qu'une femme qui, constamment, avait pleuré sur ses travers, mais qui était toujours restée son amie, et un fils auquel il avait fait

donner les premiers élémens d'une éducation qu'il fallut cesser faute de moyens, l'infortuné Mequinez prit le parti des armes comme étant celui qui, au milieu des dangers, pouvait seul le consoler de ses fautes. Il eut le bonheur de se distinguer et d'obtenir quelque avancement; le monarque l'honora même de marques distinctives.

» Ce fut pendant que mon père était au service que je reçus le jour. Ma naissance le combla de joie et devint pour ma mère, qui ne le quittait plus, un nouveau motif de s'attacher à lui plus que jamais. Le traitement qu'il recevait n'était pas très-fort; mais enfin il suffisait à nos besoins, et nous permettait même de paraître avec quelque décence dans un monde où, trop souvent, on ne juge du mérite des gens que par leur

extérieur. Une partie même de la pension de mon père servait à payer l'éducation de mon frère, qui était à l'école militaire de Ségovie, et qui se destinait à l'arme du génie.

» Une expédition extérieure ayant eu lieu, mon père fut désigné pour en faire partie. Comme ma mère était tombée dangereusement malade quelques jours auparavant, et qu'elle était trop faible pour le suivre, il avait été convenu qu'aussitôt qu'elle se trouverait mieux, nous irions le rejoindre, si l'expédition se prolongeait trop long-temps. Ces deux époux se firent des adieux bien touchans : comme s'ils eussent appréhendé de ne plus se revoir, ils se pressèrent à plusieurs reprises dans les bras l'un de l'autre, et eurent beaucoup de peine à se quitter.

» La maladie de ma mère fut beaucoup plus longue que nous ne l'avions d'abord pensé : elle avait été déterminée par les chagrins qu'elle avait concentrés en elle-même, et durant une lente et pénible convalescence, nous recûmes régulièrement des lettres de mon père.

» Mon frère, ayant terminé ses études, sortit de l'école, et fut chargé d'une mission importante dans l'une de nos colonies. Ce fut un surcroît de chagrins ; mais il était dit que désormais nous n'étions appelées, ma mère et moi, qu'à éprouver des infortunes.

» Depuis quelque temps nous étions privées des nouvelles de mon père, et sa malheureuse épouse, en proie à de sinistres pressentimens, pleurait d'avance une mort, qu'elle ne devait que trop tôt apprendre. Ce ne fut

point la correspondance qui nous apporta cette funeste nouvelle; nous l'apprîmes par la voie des journaux, et voici comment.

»Un jour que ma mère était moins souffrante que d'habitude, je l'engageai à nous rendre à la promenade, afin d'y respirer un air plus sain que celui de sa chambre, qu'elle n'avait pas quittée depuis bien longtemps. Soit qu'elle éprouvât du plaisir à sortir, soit qu'elle sortit par complaisance, elle se laissa entraîner, et, appuyée sur mon bras, elle fit une assez longue course. L'air pur de la campagne avait rendu à son teint de l'éclat et de la fraîcheur; mais ses forces étaient épuisées. Nous entrâmes dans un café pour nous reposer et prendre quelque nourriture, dont la malade avait le plus grand besoin. Pendant qu'on nous

préparait ce que nous avions demandé, ma mère prend un journal, le parcourt des yeux, et, quelques instans après, tombe sans connaissance. On s'empresse autour d'elle, je joins en vain mes efforts à ceux de la dame de la maison pour la rappeler à la vie; son évanouissement se prolonge et semble porter avec lui des symptômes extraordinaires. Un médecin est appelé sur-le-champ; il prescrit de la porter chez elle, et de lui faire prendre, lorsqu'on le pourra, une potion qu'il indique. Inquiète à mon tour de ce qui avait pu opérer sur ses sens une si forte impression, je jette les yeux sur le même journal qu'elle avait parcouru, et je lis ce peu de mots: « *On nous mande de la Havane que le brave colonel Mequinez a été tué en duel par le baronet Hirston. Dans cette occa-*

sion, comme dans toutes celles de sa vie militaire, le colonel s'est conduit avec honneur. ». Je compris que l'avis de cette perte, ainsi reçu, avait été terrible pour une épouse qui aimait tendrement son mari. Mes larmes se mêlèrent à celles de ma mère qui, dans ce moment, reprenait ses sens, et lorsqu'elle se sentit mieux, nous fîmes avancer une voiture, et nous nous rendîmes chez nous.

»Par la mort de son époux, ma mère restait sans ressources, et comme son éducation n'avait pas été dirigée comme l'est celle d'une jeune personne destinée à épouser un simple particulier, il lui devenait impossible d'améliorer sa position par un travail quelconque. Devoir les moyens d'exister à sa propre industrie est une chose bien pénible pour ceux qui, dès leur plus tendre enfance,

n'ont pas été familiarisés avec cette idée : aussi fit-elle, sur l'esprit de ma bonne mère, une fâcheuse impression. Je savais broder, je connaissais assez la musique pour donner des leçons; j'offris à celle qui m'avait donné le jour, et de laquelle je tenais ces faibles talens, de lui en consacrer l'usage. Quelle que fût la répugnance qu'elle ressentit pour cet arrangement, l'impérieuse nécessité la força de l'approuver. Les économies que nous avions pu faire touchaient à leur fin; et comme elles n'étaient pas considérables, la maladie de ma mère avait promptement épuisé cette faible ressource, qu'il fallait songer à remplacer par le produit de mon travail.

» Parmi les personnes que nous voyions, il s'en trouva qui, plus expérimentés que nous ne l'étions,

nous firent envisager comme une chose possible d'obtenir une pension du gouvernement. Ma mère fit des démarches à la cour; elle se présenta comme veuve d'un officier et réclama, à ce titre, un secours auquel elle croyait avoir des droits. « Votre » mari a été tué en duel, lui répon- » dit-on, et n'étant pas mort en » combattant les ennemis de l'état, » il ne vous a point acquis de droits » aux bienfaits du roi. » Nous reconnûmes bientôt que toute persévérance devenait inutile, et nous cessâmes des démarches qui n'avaient servi qu'à nous prouver combien il est pénible de solliciter.

» Dans cette triste position, nous fûmes visitées un jour par une des anciennes amies de ma mère : ce ne furent ni la politesse, ni l'amitié qui l'engagèrent à nous rechercher;

la curiosité seule la guidait dans cette démarche. Cette dame, couverte de pierreries, était venue dans une superbe chaise, précédée et suivie de plusieurs valets; elle voulut voir, examiner, comment des femmes, jeunes, belles, élevées au milieu du monde, et destinées à y tenir un rang, soutenaient la privation de ces dehors brillans auxquels on attache tant de prix. Il est rare que les personnes riches et entourées d'honneurs comprennent qu'une ame noble et forte puisse nous placer au-dessus du vain éclat qui nous environne; nous accoutumer à contempler cet éclat sans envie ou sans regret, et nous faire chérir des avantages plus réels et moins dépendans du hasard. Trompée dans son attente, cette amie, qui ressemblait à tant d'autres, se retira

bien convaincue que nous nous trouvions heureuses.

» Nous vivions donc du modeste produit de mon travail, lorsqu'un riche seigneur anglais se déclara mon amant, et me fit des offres tellement brillantes que, dans l'intérêt de ma mère et dans le mien, je ne crus pas devoir les refuser. Nous quittâmes la ville que nous habitions et vînmes fixer notre résidence à Madrid. Le noble lord l'avait exigé ainsi, et nous eûmes peu d'efforts à faire pour nous rendre à ses désirs.

» Arrivées dans la capitale, nous y prîmes une maison qui fut meublée avec goût par le lord Dorwith qui, en se chargeant de toutes les dépenses, m'assura en même temps un riche revenu. Ma mère ne fut connue que sous le titre de ma tante; et si la situation dans laquelle je me

trouvais, comme femme entretenue, avait quelque chose de défavorable aux yeux de certaines personnes, je m'en consolais en ne les voyant pas. Comme je devais être entièrement libre, et que le lord Dorwith ne voulait me contrarier en rien, je reçus chez moi quelques hommes et quelques femmes. Mon amant ne se montra jamais en public pour ce qu'il m'était, et je lui dois la justice de dire que peu d'hommes possèdent une délicatesse aussi exquise que celle qu'il déployait à mon égard. On me voyait un grand nombre d'adorateurs; on en supposait beaucoup d'heureux et il n'en était rien. Cette foule, qui obstruait continuellement mon passage m'obsédait, je la trouvais ennuyeuse, et je ne lui savais aucun gré des hommages qu'elle m'offrait.

» Cependant mon cœur ne peut être taxé d'indifférence; mais il lui fallait autre chose que ce clinquant qui éblouit au premier instant, et qui ne laisse aucun souvenir. Vous parûtes, Jules, et je sentis que votre timidité, votre esprit et votre modestie valaient beaucoup mieux que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. J'étais disposée à vous aimer et même à vous avouer mon penchant pour vous; mais ma position pouvait vous éloigner de moi, m'attirer même vos mépris, et je ne me serais pas consolée facilement de les avoir excités. Je gardai le silence, je pleurai long-temps votre absence. Oui, Jules, je la pleurai, et je vous le dis dans toute la sincérité de mon ame... Mais je m'aperçois, mon cher ami, que je vous fais une déclaration et cependant, au point où nous en

sommes, celà ne peut être avec intention.

» Quelque temps après que vous eûtes quitté la capitale des Espagnes, un corps d'armée français, plus nombreux que le premier, y entra. Cette circonstance y amena M. de Larichardière qui, comme vous, me vit au Prado. Je fis sur lui une telle impression, qu'il se hâta de me faire parvenir des propositions de mariage. Le parti était avantageux, puisqu'à la possession d'une fortune considérable, j'ajoutais un nom qui devait désormais m'entourer de quelque considération dans le monde. Je communiquai à lord Dorwith ce qui m'était offert. Ce respectable Anglais m'aimait comme sa fille; il donna son consentement, me dota et me servit même de témoin dans mon hymen, qui fut célébré sur-le-

champ. A quelques jours de là il partit pour Londres.

» Avant d'épouser M. de Larichardière je lui avais fait connaître mes malheurs, ne voulant pas surprendre sa bonne foi, parce que mon éducation pouvait lui faire présumer que j'étais riche. Ma franchise lui plût, et il lui sembla qu'en me faisant partager sa fortune, il serait encore en reste avec moi.

» Ma nouvelle position m'obligea à un changement de maison, et, en quittant mes habitudes avec le quartier que j'habitais, je fis oublier, comme cela arrive assez ordinairement, les impressions que j'avais été susceptible d'inspirer: il ne fut plus du tout question de cette jolie Mariquita, que les galants précédaient en tous lieux, et que les femmes détestaient. Oui, mon ami, les femmes me haïs-

saient... Quelle injustice ! devais-je mériter leur haine parce que le ciel m'avait fait naître plus jolie qu'elles?

» Les sentimens qui les animaient contre moi étaient d'autant plus injustes, que jamais je ne leur avais donné lieu de penser que je me crusse supérieure à elles. N'allez pas, mon cher Jules, moins aimer mon sexe par l'aveu que je vous fais de ses faiblesses; adorez au contraire les femmes, et, au lieu de les condamner trop rigoureusement, excusez plutôt les petitesses que leur fait faire la jalousie qui, chez elles, n'est autre chose que la crainte de ne pas obtenir le suffrage des hommes.

» Devenue l'épouse d'un homme important, je dus adopter les usages du grand monde, et cela ne me fut pas difficile: née de parens qui avaient possédé de grands biens, j'avais con-

servé les manières, les habitudes et même les goûts des gens favorisés de la fortune. Cependant quoique mon mari eût une charge qui lui valait beaucoup d'argent, il n'était pas exempt de toute inquiétude, et vous devez le savoir, mon ami, l'ambition, la soif des richesses, ne connaissent aucune borne. Je devais partager les soucis de mon époux, puisque je l'aidais à dépenser une partie de ses revenus. La marche de ses entreprises éprouvait quelquefois des entraves; c'était auprès des grands qu'il fallait aller solliciter pour qu'elles fussent écartées. Difficilement un homme parvient à se faire écouter, surtout quand il n'est pas courtisan, et M. de Larichardière était beaucoup mieux placé dans son cabinet qu'à la cour. Nous nous partageâmes donc les charges : il prit le gros des affaires

et me laissa le soin de la partie contentieuse.

» La nature, en ne me traitant pas en marâtre, m'avait fourni les moyens de surmonter beaucoup d'obstacles : une jolie femme sait faire lever bien des difficultés, aussi la marche de nos affaires fut rapide et avantageuse.

» Je n'attendais jamais dans les antichambres où, plus d'une fois, des hommes couverts de marques distinctives et honorables, sont restés des heures entières sans pouvoir arriver jusqu'aux excellences dont ils avaient sollicité des audiences. La galanterie est une si belle chose ! et votre nation surtout, mon ami, la possède à un si haut degré, que c'est réellement un bonheur que d'en ressentir les effets.

» Si les hommes sont galants, ils sont aussi bien exigeans : l'égoïsme

est leur passion dominante, et il est rare que les services qu'ils rendent aux femmes soient purement les effets de leur justice ou de leur obligeance. La jolie solliciteuse qui veut voir ouvrir devant elle toutes les portes de la faveur, doit se conformer aux usages établis dans les lieux où elle va la chercher, en acquittant les droits qu'on y prélève à chaque pas. Je dus donc, pour arriver au but que nous nous proposions, M. de Larichardière et moi, faire tous les sacrifices qui m'étaient imposés sur le chemin que je parcourais.

» L'homme abuse souvent d'une position qu'il doit quelque fois au hasard, ou à l'intrigue plutôt qu'à son mérite, en vendant la justice ou les faveurs, et en en faisant une monnaie qu'il échange contre le dé-

shonneur de celles qui les sollicitent. Or, dans ce cas, je vous le demande, mon ami, de quel côté le mépris est-il en droit de se ranger? Le fonctionnaire ou le magistrat qui flétrit ainsi les fonctions dont il est investi, n'est-il pas infiniment au-dessous de la femme que l'ambition, peut-être même le malheur, force d'accéder au prix qu'on met à la faveur ou à la grâce qu'elle demande?

» Quoique jeune encore, je connais assez bien les hommes : il ne faut pas vivre long-temps parmi eux pour les apprécier à leur juste valeur, surtout lorsqu'on se trouve jeté dans le monde, comme j'y ai été lancée, au milieu des écueils de toute espèce. Je ne vois votre sexe ni avec prévention, ni avec indifférence; mais je signale ses défauts, m'amuse

de ses prétentions, qui sont extrêmes, ridicules même, et cela parce qu'il en fait autant à l'égard du nôtre. Il est, sans doute, des hommes très-estimables; mais le nombre en est si minime, que, suivant moi, les femmes devraient se méfier de tous en général. Je ne prétends pas vous dire par-là qu'il faudrait qu'elles s'éloignassent d'eux, cette séparation serait trop contraire aux lois de la nature, je veux seulement vous faire entendre que votre sexe, ne conservant pas son estime au nôtre, lorsqu'il en a reçu des preuves de bonté, celui-ci ferait bien de se tenir constamment en garde contre les moyens que l'autre emploie pour le déconsidérer.

« Cette manière de voir vous paraîtra peut-être singulière, mon ami, mais je ne la changerai jamais. J'ai

été à même de m'assurer, par une foule de remarques que j'ai faites dans le monde, qu'elle était conforme à la position de votre sexe et du mien, qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre, et qui cependant se font le plus de mal possible. Concilier cela ne serait pas une chose aisée pour moi, si je n'attribuais pas une pareille bizarrerie au caractère fantasque des hommes et des femmes. Les premiers veulent dominer; ils crient bien fort qu'ils sont les maîtres; nous nous gardons bien de les contredire, leur courroux se calme, et ils finissent toujours par faire ce que nous voulons. Votre sexe, enfin, croit à sa domination, et comme le nôtre, a aussi sa petite vanité, il étend son pouvoir le plus qu'il peut, à l'aide de l'adresse dont il ne manque pas, et qui lui tient lieu de force. Nous sen-

tons la nécessité de nous taire quelquefois, mais ainsi que d'habiles politiques, nous savons parler à propos. Soyez bien persuadé, mon cher Jules, que toutes les femmes sont d'accord sous tous les rapports que je viens de vous présenter; qu'il existe entre elles moins de désunion que vous autres messieurs paraissez le croire; et que si elles vous cèdent en apparence, ce n'est que pour vous ramener doucement à vos devoirs et à la raison dont vous vous écartez dans plus d'une circonstance. Voilà un de ces triomphes que vous ne pouvez certainement pas nous contester.

— Ce que vous dites-là me paraît vrai, dit Jules en l'interrompant; mais, après tout, il est rare que les hommes se fassent entre eux un mérite ou un crime de leur façon de

penser sur les femmes. Nous avons assez communément l'injustice de séparer leurs intérêts des nôtres; mais quand un homme remplit, à l'égard de son propre sexe, tous les devoirs de la société, on ne s'avise guère d'examiner ses principes en amour.

— En amour! répéta madame de Larichardière, avec un petit mouvement de colère, est-ce donc uniquement comme l'objet de vos passions que vous envisagez les femmes, mon ami? Ne sont-elles pas vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos parentes, vos amies? Le mépris que vous affectez pour vos maîtresses n'avilit-il pas ces titres respectables? Eh! qui abaisse les femmes? Qui en fait des folles? Vos discours décevants, leurs bontés pour vous. La plus déshonorée de toutes, est celle dont le

goût s'est déterminé en votre faveur, qui pense comme vous, vit comme vous, adopte vos sentimens, suit vos leçons. Il est bien conséquent de mépriser ces femmes, seulement parce qu'elles vous aiment et vous imitent. Vous avez d'insolens principes; une conduite plus insolente encore. Vous êtes des tyrans, des insensés, et la moindre des femmes qui sait vous résister a cent fois plus de raison et de solidité dans le jugement et dans le caractère que vous.

— Je voudrais bien, reprit Jules avec douceur, que pour le bonheur de l'humanité, on anéantit toute idée de supériorité entre vous et nous : alors la diversité des opinions pourrait cesser, si, comme je l'imagine, le goût de la domination en est l'unique source.

— C'est une épreuve à faire, dit

madame de Larichardière; mais on y trouverait, je crois, des difficultés. Une prétention aussi ancienne que l'existence des deux sexes entretient sans cesse entre eux cette mésintelligence secrète que l'on peut considérer comme une éternelle guerre. Un besoin, un attrait puissant et caché, une nécessité absolue les forcent quelquefois de suspendre les hostilités; l'amour et l'intérêt exigent et obtiennent des trèves momentanées; mais l'animosité subsiste, les querelles renaissent. Après s'être aimé, on sent le regret de s'être avoué son amour et la honte de se l'être mutuellement prouvé. L'un se reproche les sollicitations, l'autre, sa complaisance. Une haine implacable résulte bientôt de cette situation, et l'on finit par se fuir et par se mépriser. Un spectateur neutre (s'il

était possible d'en trouver un) serait tenté de douter si des êtres qui s'accordent si mal, furent destinés, par la nature, à s'aimer, à s'unir, à se rendre réciproquement heureux Mais laissons ce vieux procès Je reprends mon histoire.

» Je n'eus jamais besoin de faire connaître mes principes à mon mari, s'occupant beaucoup plus du soin d'augmenter sa fortune que de celui de venir me contrarier dans les soins de mon ménage, je le trouvai toujours disposé à approuver ce que je faisais. Il est d'ailleurs des choses qu'on doit taire à un mari et des soucis qu'on doit lui éviter. En femme qui connait ses devoirs, je me gardai bien de détruire le calme que devait goûter mon époux, ou la confiance qu'il devait m'accorder; il a toujours vécu avec moi dans une

parfaite harmonie ; je connais très-bien son caractère, et j'ai lieu de croire que cette paix ne sera jamais troublée.

« En voyant l'état florissant de ses affaires, et l'intérêt que j'y attachais, M. de la Richardière était dans l'enchantement, et en m'attribuant, avec quelque raison, toute la gloire d'une prospérité qui faisait son bonheur et le mien, il semblait oublier que je recueillais, comme lui, les fruits du zèle et des soins que j'avais apportés dans cette circonstance. Je n'étais cependant pas fâchée de me voir attribuer une part de gloire que je méritais sans aucun doute, et qui d'ailleurs faisait sentir à mon mari qu'une femme peut, comme un homme, s'occuper d'affaires ; aussi il a de moi l'idée que je désirais qu'il en eut, et ma félicité est entière. Une

femme ne saurait désirer autre chose.

» M. de Larichardière a contracté des habitudes : j'ai les miennes, qui sont diversement opposées, et nous suivons l'un et l'autre, sans nous contrarier, l'impulsion de nos goûts. C'est ainsi que l'on vit dans le monde, et je serais fâchée de déroger à un usage qui favorise trop mon penchant. De cette espèce d'indépendance dans laquelle vivent les époux, il en résulte toujours un bien ; ils se quittent avec plaisir et se retrouvent sans peine. Ce que la bourgeoisie peu fortunée considère comme travers du grand monde, est, je vous l'assure, ce qu'il y a de plus moral. Deux époux qui sont condamnés à ne jamais se séparer un seul instant du jour, finissent par s'aigrir l'un contre l'autre et par se

détester. Les autres, au contraire, après une légère absence, se revoient comme de véritables amans. Il n'y a rien à redouter pour une femme honnête et pour un bon mari de cet éloignement ; car si l'un et l'autre ont bien le sentiment de leurs devoirs, il ne doivent considérer dans les piéges qui leurs sont tendus que de nouveaux motifs pour s'aimer davantage. Le mari, en voyant d'autres femmes, établit une comparaison qui est tout à l'avantage de la sienne et l'épouse, en écoutant les fades adulations des galans, les trouve ridicules auprès des sincères protestations d'un ami qui l'aime et qui, à chaque instant du jour, lui en donne de nouvelles preuves. Vous voyez, mon ami, qu'il ne faut que vouloir être heureux pour l'être effectivement, et que si, par fois,

nous éprouvons des soucis en mé nage c'est par notre propre faute.

» Je suis donc parfaitement heureuse dans ma nouvelle position, et ma mère, qui l'a partage avec moi, en augmente à mes yeux le mérite. Cependant quelquefois notre bonheur est altéré par les souvenirs qui nous reportent vers notre situation passée, et nous donnons quelques larmes à un fils, à un frère qu'un long silence nous fait présumer être dans la tombe. Quelles qu'aient été, jusqu'à ce moment nos espérances, nous commençons à redouter pour lui quelque fâcheux événement; car vainement nous avons cherché à savoir ce qu'il est devenu. Il est vrai que la guerre qui a éclaté entre nos deux nations, rend les communications plus difficiles, et c'est peut-être à ce motif que nous devons l'état

d'anxiété dans lequel nous sommes plongées.

» Par le récit que je viens de vous faire de mes aventures, vous voyez ce que j'ai été, ce que je suis, et même ce que je suis destinée à devenir. Je n'ai eu pour vous aucun secret, et mon cœur s'est montré entièrement à découvert. Vous m'avez paru digne de ma confiance, et je n'ai pas voulu vous l'accorder à demi. Si vos malheurs méritent de l'intérêt, mes infortunes semblent devoir en inspirer également. Mais il existe une différence dans la manière dont nous avons supporté les événemens cruels qui sont venus troubler votre existence et la mienne, et je dois vous la faire remarquer : c'est que vous êtes très-susceptible de vous affecter, et que j'ai continuellement pris avec beaucoup de tranquillité ce qui de-

vait le plus m'affliger ; il est vrai qu'on ne commande pas aux émotions, et il en est, je le crois, qui font le plus grand mal. C'est en cela, mon cher Jules, que consiste le plus souvent l'étendue des maux que nous endurons. Heureux celui qui est pourvu d'assez de philosophie pour s'affranchir de ces vains préjugés qui, presque toujours, augmentent nos chagrins. Celui-là seul ne se laisse point abattre par le malheur, et se montre supérieur à l'adversité. »

CHAPITRE XIII.

Une journée de garçon.

L'HISTOIRE de madame de Larichardière avait laissé dans l'ame de Jules une profonde impression. Le récit qu'elle lui avait fait de ses aventures, et les réflexions stoïques dont elle l'avait accompagné, faisaient voir, dans tout son jour, une femme peu ordinaire. Le sexe, que le nôtre accuse de légèreté, produit cet effet sur les jeunes gens qui ne le connaissent que par ouï-dire. Lorsque le hasard leur fait rencontrer quelques femmes douées d'un esprit fort et susceptibles de concevoir de

sublimes pensées, ils demeurent étonnés, comme si la nature avait dû refuser à ce sexe des avantages qu'il possède souvent à un plus haut degré que les hommes. Jules avait eu occasion de voir dans le monde beaucoup de femmes annonçant de l'esprit et même du caractère; mais aucune ne lui semblait digne d'entrer en parallèle avec celle qui venait de se montrer si extraordinaire. Il est vrai que, chez l'un et l'autre sexe, les malheurs sont les plus grands maîtres en fait d'expérience.

L'éducation est sans contredit un puissant auxiliaire pour nous aider à supporter nos maux; mais souvent elle est négligée ou n'atteint pas, chez certains êtres, le degré qu'elle aurait dû avoir. Chez une femme surtout, mille qualités heureuses qui devaient la distinguer, sont étouffées

dès son enfance par la flatterie ; et on remarquera avec douleur combien on s'applique peu à cultiver le germe du bien dans un jeune cœur. Négligence cruelle et trop commune! On peut former des hommes, on ne daigne pas le vouloir. Nous semblons prendre plaisir à perpétuer nos travers, nos erreurs. On dirait qu'un père craint de voir son fils plus sensé, plus vertueux, plus utile à la société qu'il ne l'a été lui-même. On n'entretient le fils d'un grand que des honneurs qui l'attendent. On lui montre, dans l'éloignement, un bonheur frivole, des plaisirs passagers, de vains amusemens, et personne ne lui dit qu'un homme destiné à de grands emplois, à tenir en ses mains la joie ou le malheur d'une foule de citoyens, doit étudier, connaître l'humanité, et converser avec

les humains. On lui apprend à commander, on ne lui enseigne point à être juste. De vils complaisans, espérant s'enrichir par ses vices, éloignent de lui l'homme de bien qui, en les lui faisant connaître, lui donnerait peut-être l'envie de s'en corriger. On se plaint que les grands sont durs; et comment deviendraient-ils sensibles? Est-ce en leur cachant qu'il est des malheureux? Ils en font et ne le savent pas; ils sont cruels comme les enfans qui n'ont point senti les effets de la douleur.

Jules faisait ces réflexions et se préparait à sortir de chez lui lorsque son ami, Armendariz, entra dans sa chambre avec deux autres jeunes gens. L'un, d'origine écossaise, était officier dans les chevaux-légers de la garde espagnole et se nommait sir Edward; l'autre né à Séville était

médecin et s'appelait le segnor Sanchez. Tous les trois, du même âge que Jules, venaient le chercher pour passer la journée ensemble; et comme celui-ci n'avait aucun projet d'arrêté, il se laissa volontiers entrainer par une société qui, d'après les apparences, lui présageait quelque plaisir.

Après avoir été chercher de l'appétit dans la campagne, au moyen d'une promenade à cheval, nos jeunes amis rentrèrent dans Madrid et se rendirent chez le traiteur italien où, déjà, nous avons annoncé au lecteur que se réunissait la bonne compagnie de la capitale. Ils se firent servir dans un cabinet, afin d'être plus libres, et après avoir parlé de choses assez indifférentes, la conversation prit tout-à-coup, et comme celà arrive toujours, un caractère

plus sérieux. Un ouvrage nouveau sur la médecine venait de paraître, et le jeune docteur, qui en était l'auteur, crût devoir saisir cette occasion pour parler des progrès rapides que faisait cette science. Les convives voulurent considérer, sous le rapport plaisant, les avantages de la nouvelle méthode, en faveur de laquelle se prononçait le disciple d'Esculape, et lui rappelèrent que ce qu'il défendait aujourd'hui avec autant d'obstination n'était qu'un ancien système tourné, dans le temps, en ridicule et tombé même en désuétude.

—Le docteur Sangrador ne traitait ses malades, lui dit Jules, qu'avec des saignées et de l'eau chaude. Aujourd'hui, vous avez remplacé les saignées par les sangsues et la bois-

son par les bains; vous voyez que la différence n'est pas très-grande.

—Sans doute, dit Sanchez, cette différence est trop peu sensible aux yeux du vulgaire pour qu'il n'y reconnaisse pas quelque analogie; mais la méthode que je défends diffère essentiellement de celle que mes confrères pratiquent généralement en ce qu'elle n'admet point cette quantité de remèdes qui fatiguent inutilement le malade, prolongent sa maladie et ne sont avantageux qu'au médecin et à l'apothicaire. La science du docteur consiste bien plus aujourd'hui à s'emparer de l'esprit et du caractère de celui qu'il soigne qu'à multiplier les médicamens : flatter un malade dans tous ses goûts, s'ils ne sont pas contraires à son état, ne lui donner pour remèdes que des

choses qui, si elles ne lui font pas de bien, ne sauraient lui faire du mal, voilà, selon moi, les meilleurs moyens curatifs, qu'un médecin puisse employer. Ceux de mes confrères qui agissent différemment y sont déterminés par leurs engagemens envers les pharmaciens, qui leur accordent un bénéfice dans le débit des drogues qu'ils leur font vendre. Ici je vous fais un aveu naïf; mais il est nécessaire pour vous convaincre que tous les médecins qui, comme moi, ont adopté la nouvelle méthode, n'ont eu en vue que l'intérêt de l'humanité et nullement le leur. Les maladies se présentent toujours avec des symptômes plus ou moins graves et les malades eux-mêmes, par la diversité de leur tempérament, nous mettent dans le cas de les traiter différemment; mais pour leur appli-

quer les remèdes convenables, n'est-il pas indispensable de remonter à l'origine du mal, d'en suivre les progrès. Et pour arrêter ces derniers, ne convient-il pas d'inspirer une entière confiance à celui que nous voulons guérir ? Malheureusement nous arrivons rarement à ce point; tant il est vrai de dire qu'un sentiment de fausse honte occasionne en grande partie les maux qu'éprouve l'espèce humaine. En supposant même que nous parviendrions toujours à inspirer ce dégré de confiance si nécessaire, les principes généraux de la science que nous étudions, et que chaque médecin applique, d'après les leçons qu'il a reçues de ses maîtres ou de son expérience, ces principes, dis-je, suffiraient-ils pour conserver la vie à celui qui est au moment de la per-

dre ? Nous ne parviendrions tout au plus qu'à la prolonger de quelques instans. Nous différons tous dans notre manière de voir ; et soit que cette différence d'opinion puisse être chez nous le résultat de notre instruction, de notre expérience ou de notre entêtement, elle est toujours très-déplacée, puisque de notre accord dépend l'existence du malade auprès duquel souvent nous ne voulons pas nous entendre, même sur les choses les plus simples. Il semble que le mérite du médecin consiste à ne pas trouver bien ce que son confrère a fait ; et si quelqu'un de nous s'abstient de blâmer hautement un taitement, ce n'est que par un sentiment de pure convenance pour le corps en général. Il y a souvent chez nos malades beaucoup d'originalité : car, dans le monde, chacun a

la sienne, et cette originalité, ou un caprice déterminent quelquefois notre réputation. Vous savez, messieurs, qu'une renommée, méritée ou non, tient à fort peu de chose et qu'aussitôt qu'elle est acquise, celui qui en a été favorisé peut tout se permettre sans craindre de trouver des contradicteurs; si, toutefois, il en rencontrait, ce ne pourrait être que parmi ces gens d'une faible importance, qui, par leur peu d'influence dans la société, sont si peu à redouter, qu'on ne fait aucune attention à leurs criailleries, et qui ne ressemblent pas mal à ces chiens de basse-cour qui aboyaient continuellement après les passans.

— Diable! monsieur le docteur lui dit sir Edward, de la manière dont vous vous expliquez, vous ne cherchez pas trop à nous inspirer

beaucoup de confiance dans la médecine, et je vous avoue franchement que ce que vous nous en dites me brouille tout-à-fait avec la Faculté. »

Ce fut en riant comme un fou, de l'effet qu'avait produit son discours sur l'Ecossais, que Sanchez chercha, non pas à lui donner de l'art de guérir une idée telle qu'il dût croire que de la science du médecin dépendit généralement l'existence du malade, mais suffisante, cependant, pour qu'il se persuadât que, dans de légères indispositions, tout secours n'était pas inutile. «Nous consacrons toutes nos veilles, lui dit-il, à une étude qui a un motif d'intérêt général. De savantes expériences, faites dans un but utile, viennent tous les jours répandre la lumière dans la carrière honorable que nous parcourons, et dans la-

quelle brille encore celle de nos prédécesseurs que l'erreur put y égarer quelquefois; mais, en y pénétrant les premiers, ceux-ci nous ont ouvert la voie qui conduit à la connaissance de l'art, aussi noble que précieux, de défendre son semblable contre les atteintes de la mort. La vie de l'homme est si courte, que nous sommes destinés à voir finir nos jours sans avoir acquis toute l'instruction qui nous est nécessaire, et au moment où notre existence ne fait que commencer pour la science. Il en résulte que nos efforts n'ont pas été couronnés du succès que nous nous étions promis, et qu'avec nous s'anéantissent quelques résultats qui devaient produire un peu de bien.

— La médecine, s'écria Armendariz, n'est alors qu'un pur charla-

tanisme, puisque celui qui l'exerce peut, avec de l'esprit, de l'adresse, du discernement ou seulement du bonheur, obtenir une grande vogue, et par suite une fortune qui ne devrait récompenser que le véritable talent.

— Vous vous trompez dans un sens, dit Sanchez, et vous avez raison dans un autre. Une science qui a ses principes, ne saurait être un charlatanisme ; mais on la pratique avec plus ou moins de talent ou de bonheur, et ce n'est que sous ce dernier rapport que votre observation me paraît exacte. Les hommes qui sont le moins malades, et qui sont ceux qui se croient le plus mal, font eux-mêmes notre réputation, pour peu que leur position dans le monde ait quelque importance. Ces guérisons, comme vous devez bien le

penser, ne nous coûtent guère, et nous rapportent beaucoup. La distraction, les plaisirs de toute espèce, et par conséquent l'éloignement pour toute affaire sérieuse, sont les drogues que nous administrons. Les femmes, elles-mêmes, viennent à notre secours, et nous aplanissent les difficultés que présente notre profession. Des indispositions légères, qu'à dessein quelquefois elles annoncent comme étant très-graves, et que nous traitons avec les mêmes emèdes, déterminent enfin une éputation que toute la science d'Hipocrate n'aurait pu nous mériter.

— J'aime en vous cette noble fran-hise, dit Jules, et je vous assure, en on particulier, que de tels princi-es gagneraient plutôt ma confiance ue cette morgue affectée de cer-ins docteurs, qui font payer bien

cher leurs consultations. Je ne suis nullement disposé à m'en laisser imposer par ces discoureurs, qui, à tout propos, et pour donner plus d'importance à leur opinion, vous jettent au nez une citation latine, que tout le monde ne comprend pas, ou qui, pour se donner un air d'importance, ouvrent une tabatière d'or et prennent une prise de tabac.

— Ce que vous dites là, repartit Sanchez, me rappelle une anecdote à laquelle j'ai pris part, et que je crois, dans mon épanchement, devoir vous rapporter. Un riche négociant de la capitale était en danger de mourir. On appela auprès de lui plusieurs médecins, et je fus du nombre. Pendant que mes confrères s'occupaient du moribond et des symptômes de sa maladie, j'étais entièrement préoccupé de toute autre

chose, et, lorsqu'on me demanda mon avis, je fus d'une opinion contraire à celle des autres médecins. Il m'avait paru original de dire non, lorsqu'ils disaient oui. Vous croiriez peut-être que cette divergence d'opinion sur leur avis, qui avait été unanime, me fût nuisible? bien au contraire : j'obtins une préférence offensante sur des hommes qui avaient mûri et motivé leur façon de penser, tandis que je n'avais pas pris la peine de justifier la mienne. Les parens vinrent chez moi pour me forcer d'accepter un traitement annuel comme médecin de la maison, et ils me chargèrent, malgré moi, d'embaumer le corps du défunt. Ce fut encore machinalement, et persuadé qu'on n'insisterait pas, que je demandai mille écus. On me les compta à l'instant même ; et pour une somme de qua-

tre cents francs, je satisfis pleinement les intentions de mes cliens, qui me complimentèrent sur un travail qui était l'œuvre d'un de mes élèves. C'est ainsi qu'une confiance aveugle rend quelquefois les hommes déraisonnables et injustes.» Cette naïveté du docteur avait lieu de plaire à nos jeunes étourdis, et ils s'amusèrent long-temps aux dépens des pauvres cliens de Sanchez.

— Riez, messieurs, riez tant qu'il vous plaira. Je crois cependant pouvoir prédire à ma nouvelle méthode une vogue certaine. Aimez-vous la lecture, monsieur? dit le docteur en se tournant du côté de Jules.

— Beaucoup, répondit le jeune sous-lieutenant.

— Et quel est le genre d'ouvrage qui vous attache le plus?

— La morale.

— La morale, répéta Sanchez d'un air surpris! Eh bon Dieu! un jeune officier français préférer la morale à tant d'ouvrages amusans! oserais-je vous prier, monsieur, de me dire ce que cela peut vous apprendre?

— A penser.

— Et à réflechir tristement; le bel avantage! N'est-ce point assez de souffrir? faut-il encore rendre ses peines pesantes en s'en occupant? Chercher la source de ses maux c'est les augmenter.

— Vous me permettrez de croire, monsieur, dit Jules, qu'on peut tirer de la morale des leçons plus raisonnables et plus utiles. Loin de rendre nos peines plus amères, elle nous accoutume à les supporter, nous soutient et nous console. En se pénétrant de la nécessité de souffrir, on se soumet à son sort; on s'habitue à porter

courageusement sa part d'un fardeau dont les autres se laissent accabler; on ne se fait point un malheur des accidens légers qui troublent continuellement la paix d'une ame faible, abattue par la moindre contradiction.

— Je respecte vos opinions, mon cher Jules, dit sir Edward, mais je hais les moralistes. Leurs livres ennuient et leur commerce assomme. Ceux qui pensent toujours, sont trop avec eux-mêmes pour devenir jamais agréables aux autres.

— C'est peut-être l'histoire que vous préférez, sir Edward, dit Armendariz.

— Ah! fi, comment peut-on lire l'histoire? Je ne pense pas que le lecteur doué d'un bon cœur puisse s'en amuser jamais. Que de meurtres! que de trahisons, que de brigandages! Pour un honnête homme qui s'y ren-

contre de temps en temps, on y trouve cent criminels dignes du dernier supplice.

—Sur mon honneur, je suis de votre avis, répliqua Armendariz; d'ailleurs, c'est une insipide lecture. L'histoire est si rarement bien écrite; aucun détail, rien qui amuse : et puis, à quoi bon savoir ce qu'on faisait à Athènes, à Rome, en Perse? Où cela mène-t-il ?

—A rien du tout, dit sir Edward, si ce n'est à s'ennuyer. Apprend-t-on dans ces livres l'usage du monde, les mœurs de ses compatriotes, les goûts dominans du siècle? Y démêle-t-on le caractère des hommes avec lesquels on vit? Rencontre-t-on dans les garnisons ou dans les camps des Camilles, des Scipions, des Epaminondas? Va-t-on voir à leur toilette des Lucrèces, des Artémises?

Soupe-t-on avec des vestales? Le sénat et le corps-législatif en France, le parlement en Angleterre, sont-ils composés de Solons de Lycurgues, de Catons? Il vaut mieux, je crois, apprendre à bien connaître son pays et son siècle, pour ne pas leur être étranger, que de chercher, dans les temps reculés, des usages et des mœurs qui ne conviennent point à l'état social du temps où nous vivons.

— Eh bien, je suis de votre avis, dit Armendariz; un auteur grave m'est insupportable. L'historien me met en colère, et je regarde un moraliste comme un homme de mauvaise humeur, que la joie des autres importune. Mais n'est-il pas singulier qu'un extravagant se mette en tête d'avoir à lui seul plus de raison que le monde entier? Il crie, que-

relle, veut réformer, reprendre, instruire; il perd son temps et sa peine; il n'est point écouté et ne corrige personne. Voyant mieux à soixante ans, il regrette un travail inutile, sent ses torts, et se dit en soupirant: Eh mon Dieu! que n'ai-je ri avec ces fous si aimables, si séduisans, au lieu de tenter en vain de les rendre aussi maussades que moi?

— Ainsi, dit sir Edward, nous proscrivons l'histoire et la morale. Cependant, Messieurs, j'aime passionnément les livres agréables, et je vous demande grâce en faveur de ces petits contes charmans, où, remettant d'abord sous nos yeux les jours heureux de l'enfance, on nous présente une fée la baguette à la main. Elle ne s'amuse point à élever des palais de diamans, à faire mille lieues en un moment; la baguette

donne seulement l'art de disserter long-temps sans changer de sujet. Rien n'est plus commode pour le lecteur; car il peut fermer ce livre au premier endroit, le r'ouvrir au hasard, et poursuivre avec plaisir. Comme on traite sans cesse le même point, on se trouve toujours à la conversation, et l'on passe vingt feuillets sans s'en apercevoir.

—Monsieur lit les contes français, apparemment, dit le docteur?

— Oui, Monsieur, continua sir Edward, et j'en suis fou. Ne vous plaisent-ils pas?

— J'en ai peu lu, ajouta-t-il, et je ne me crois point assez habile dans la langue française pour décider du mérite d'un ouvrage que je puis comprendre mal.

— Vous êtes modeste, dit Jules: vous en jugeriez très-bien; mais

nous connaissons mieux, vous et moi, Labruyère et La Rochefoucault que les livres dont parle Monsieur.

— Quoi ! auriez-vous, l'un et l'autre, la prétention d'être philosophes, s'écria sir Edward ?

— Je m'applique au moins à le devenir, répondit Jules.

— En vérité, vous auriez cette folie, poursuit sir Edward ? A votre âge vous voudriez vaincre vos passions, devenir un stoïcien, un sauvage ? Quelle manie !

— J'envisage la philosophie sous un aspect bien différent, dit le Docteur ; je la regarde comme l'art de se rendre heureux, et de communiquer son bonheur aux créatures. Elle ne détruit pas les passions, elle en modère seulement l'impétuosité, et leur laisse l'activité qui en fait des plaisirs.

— Vous pensez juste, Docteur, dit Armendariz. Je ne sais comment on est parvenu à perdre l'idée de la philosophie en conservant son nom. En vérité, sir Edward, l'amour de la sagesse ne forme point des sauvages, mais des hommes doux, humains, compatissans, sociables. Leurs voix ne s'élèvent point avec aigreur contre les vices ou les erreurs; ils s'efforcent de s'en garantir, et s'accoutument à les supporter. Ce sont des voyageurs qui, en marchant, rencontrent une route dangereuse qu'ils se hâtent d'éviter en prenant le sentier le plus droit, et qui regardent avec douleur ceux qui s'égarent dans les chemins de traverse, les avertissent doucement du péril où ils s'exposent; loin de haïr les imprudens qui méprisent leurs conseils, s'ils les voient tomber, ils s'en ap-

prochent et leur tendent la main pour les relever.

— Admirable portrait, dit en riant sir Edward ; mais en marchant toujours tout droit, on a sans cesse le même point de vue, et cela devient fatigant. Pensez-vous que ces chemins de traverse n'offrent pas des sites agréables et variés? et ne vous êtes-vous jamais détourné, docteur Sanchez?

— En parlant d'un sage, je n'ai pas prétendu me désigner, répliqua le Docteur, mais signaler celui qui a le bonheur de l être.

— Ce bonheur ne me tenterait guère, dit sir Edward; j'aime assez à courir au hasard. Croyez-moi, Docteur, celui qui réfléchit et s'avise de vouloir approfondir, ne vit pas toujours content. Heureux celui qui s'attache à la superficie ! Une couche

légère donne de l'agrément au même objet, qu'un coloris plus fort rendrait effrayant. Voyez une très-petite mouche étaler au soleil l'azur et la pourpre de ses aîles; rien de plus joli que ce brillant insecte; regardez-le au microscope : c'est un gros monstre fort paré et fort laid. Ainsi, les choses qui nous plaisent, nous séduisent, nous enchantent le plus à la première vue, perdent souvent tout ou partie de leurs avantages, dès qu'un examen approfondi nous les expose au miroir de la vérité.

— Si votre comparaison est juste en l'appliquant aux objets, dit Jules, elle ne l'est point en la rapportant aux sentimens et à la conduite. On ne peut trop sonder son cœur, étudier ses mouvemens habituels, soit pour les suivre, soit pour les réprimer. Une intime connaissance de

notre naturel, est la première de toutes celles que nous devons chercher à acquérir. J'aurais mauvaise opinion d'un homme qui craindrait d'approfondir son ame, et ne pourrait, sans chagrin, réfléchir sur lui-même.

— Vous penseriez mal de beaucoup de personnes, dit Armendariz; car il en est peu qui se livrent à cet examen que vous jugez si utile et que chacun évite au contraire soigneusement. Se dissiper, se distraire, s'amuser, n'est-ce pas se fuir, s'éloigner de soi-même?

— Au reste, on parle en général, reprit sir Edward, et j'espère, Messieurs, que mes discours ne me nuiront pas dans votre esprit. Rien ne me consolerait de la perte de votre estime, et je regretterais toute ma vie qu'une conversation à laquelle

nous ne devons ajouter, ni les uns ni les autres, aucune importance, fût susceptible d'altérer la bonne amitié qui nous unit.

La conversation prit une tournure plus gaie, et, après avoir parlé alternativement médecine et littérature, nos jeunes étourdis s'occupèrent de la fête brillante que donnait, ce soir-là, l'un des alcades de Madrid, qui mariait sa fille, et à laquelle ils étaient invités. Tout ce qu'il y avait de mieux, parmi les familles distinguées de la ville, devait se trouver à cette fête, et un grand nombre d'étrangers devaient en augmenter l'éclat. Ce mariage, sous le rapport de la fortune, ne laissait rien à désirer; mais il n'en était pas ainsi du caractère et des convenances sociales. Tout avait été sacrifié à la soif des richesses, et l'infortunée fille

de l'alcade était chargée, par son père, d'acquitter les dettes de la reconnaissance. Le futur était un vieillard septuagénaire qui, né d'une illustre famille, avait dissipé son énorme fortune dans des débauches continuelles. Ce seigneur avait eu l'occasion de rendre quelques services à l'alcade; il lui avait même fait obtenir la place qu'il occupait et à laquelle cet homme ambitieux attachait une grande importance. La main de sa fille et une partie de sa fortune avaient été les conditions de cet infâme marché, et tout devait faire présumer que la passion dominante de ce seigneur immoral, qui était le jeu, conduirait incessamment à la plus affreuse détresse une jeune personne sans expérience qui n'avait pu résister aux volontés tyranniques de son père. C'est ainsi

que journellement dans les familles se consomment des sacrifices.

Enfin nos jeunes gens quittèrent la table pour aller faire une courte apparition au Prado où il était du bon ton de se montrer à une certaine heure du jour. Le temps était magnifique et la promenade des plus séduisantes sous le rapport de l'élégance des toilettes qui s'y faisaient remarquer, comme sous celui des magnifiques équipages qui y circulaient. L'un des carrosses se distinguait surtout des autres par la beauté de la livrée et des mules. Tous les yeux le fixaient ; et un léger murmure d'approbation, qui s'élevait de la foule des promeneurs, faisait penser aux étrangers, peu accoutumés à ces espèces d'ovations assez ordinaires dans les promenades à Madrid, que les maîtres

de cet équipage étaient dignes de fixer l'attention générale. Lorsque la voiture fut parvenue à la portée de Jules, sa vue se dirigea machinalement, et comme malgré lui, dans l'intérieur. Une femme charmante, dont la riche parure relevait encore la beauté, occupait le fond, et, sur le devant, se trouvait un homme. Notre héros, en les fixant l'un et l'autre, cherchait à se rappeler leurs traits, lorsqu'au même instant la voiture s'arrêta, et le chasseur, qui était derrière, vint l'inviter, de la part de son maître, à vouloir bien venir lui parler. Etonné d'une semblable démarche de la part de personnes qu'il ne croyait pas connaître, mais curieux de savoir qui pouvait le faire demander, il quitta ses amis et se rendit à la voiture. Sa

surprise fut extrême, en reconnais-
M. et madame de Larichardière qui le firent monter dans leur carrosse.

— Isabelle a envoyé plusieurs fois chez vous, mon cher Jules, mais le domestique n'a pas pu vous y rencontrer.

— Je regrette beaucoup, Madame, que vous vous soyez donné cette peine, et si j'avais pu présumer que je serais assez heureux pour vous être de quelque utilité, je me serais empressé de me rendre auprès de vous.

— Sans doute que Monsieur avait des engagemens pour toute la journée, et je n'aurais pas voulu l'obliger à les rompre pour moi.

— Il n'en est point, Madame, dont je n'eusse volontiers fait le sacrifice pour vous plaire.

— Toujours de la galanterie, dit

M. de Larichardière en l'interrompant, je reconnais bien là le caractère national; mais à propos de cela, mon chèr ami, qu'est donc devenue cette charmante madame Dermont à laquelle vous fîtes une cour si assidue lors de notre première rencontre, et que je laissai avec vous à Grenoble en vous quittant? Cette question rappelait à Jules de doux souvenirs, mais elle le contrariait un peu: il crut apercevoir en ce moment des marques de dépit sur la physionomie de la belle Espagnole.

— Vous avez donc connu l'objet de la prédilection de Monsieur, dit madame de Larichardière.

— Certainement, repartit le mari; et je vous jure que c'était une très-belle personne. Pleine de brillantes qualités, elle captiva les suffrages de tous les voyageurs; mais comme Ju-

les paraissait être dans ses bonnes grâces, aucun de nous ne se permit d'aller sur ses brisées.

— Et sans doute que Monsieur n'aura pas laissé échapper une si belle occasion de se montrer sensible à une semblable prédilection?

— Pourquoi voudriez-vous qu'il l'eût refusée. Nous ne devons pas, tels sont du moins mes principes, donner à votre sexe une si mauvaise opinion de nous. Lorsqu'une femme de mérite veut bien nous distinguer de la foule, nous devons la convaincre que nous ne sommes pas tout-à-fait indignes d'elle. Vous voyez, Madame, et l'exemple est près de nous, que si j'avais été assez dépourvu de bon sens pour ne pas m'emparer de vous, un autre, sans doute, posséderait un trésor qui, à mes yeux, est d'un grand prix.

— Vous avez raison, mon ami, dit Isabelle en se mordant les lèvres, et j'ai lieu d'être convaincue de la galanterie de votre nation; mais je dois informer M. Jules des motifs qui m'ont fait envoyer un domestique chez lui. La fête que donne ce soir l'alcade sera des plus belles, et je dois y paraître. M. de Larichardière n'aimant point ce genre de plaisir, j'ai pensé que les liens d'amitié qui vous attachent à mon mari me donnaient le droit de vous prier de le remplacer et de m'accompagner à cette fête. Mon offre contrarierait-elle vos intentions?

—Loin de me contrarier, Madame, elle me flatte infiniment, et je m'estimerai heureux de pouvoir faire, en toute occasion, quelque chose qui vous soit agréable. Je dois même être fier de la préférence que vous dai-

gnez m'accorder, et qui m'attirera sans doute bien des jaloux.

— Je sais, Jules, que vous ne les redoutez pas, dit le mari, et je suis enchanté qu'Isabelle vous ait choisi pour être son chevalier; j'espère cependant qu'aucun félon ne vous forcera à rompre une lance pour la dame qui se met sous votre protection. M. de Larichardière avait ordonné au cocher de quitter la promenade, et avant de rentrer à son hôtel, il avait conduit Jules à son logement, pour qu'il pût y faire sa toilette.

Lorsque madame de Larichardière parut au milieu de la brillante assemblée qui se trouvait réunie chez l'alcade, un suffrage général sembla lui décerner le prix de la beauté et des grâces. Quelques femmes acariâtres cherchèrent cependant à lui

contester une partie de ses avantages; mais elles furent obligées de concentrer en elles-mêmes le sentiment de dépit qui les animait contre celle qui les éclipsait. Le beau cavalier qui donnait la main à la plus jolie des créatures fixa également l'attention de la société. Toutes les femmes l'admirèrent. Quelques hommes seulement, jaloux de la justice qu'elles lui rendaient, et qu'il méritait, lui trouvèrent des défauts; mais ils se turent par prudence. Les quadrilles se formèrent, et quoique presque tous les cavaliers vinssent demander à danser avec Isabelle, elle n'en accepta aucun et dansa toutes les contredanses avec Jules. Cette conduite devait occasionner du mécontentement, et ceux qui, dès leur entrée, les avaient proclamés parfaits l'un et l'autre, finirent par les trouver

maussades. Tel est le monde; il déprécie bientôt ce qu'il avait admiré. Espagnols comme Français cherchèrent, dans cette circonstance, à atténuer l'effet qu'avait produit la louange; ils employèrent alors la critique. La naissance du beau sous-lieutenant et celle de la charmante Isabelle devinrent l'objet de leur investigation. Ils se demandaient les uns aux autres quels pouvaient être les deux personnages qui, pendant quelques instans, avaient attiré leur attention, mais comme la chose n'était pas facile à éclaircir tout de suite, ils furent obligés d'abandonner le chapitre des conjectures qu'ils avaient épuisé pour rentrer dans celui des remarques générales.

Jules retrouva ses amis dans cette réunion. Sir Edward, assis à une table de jeu, ne la quitta pas de la

nuit. Armendariz fit une cour très-assidue à une jeune et belle Espagnole qui, d'après les apparences, devait être sa fiancée. Le docteur Sanchez, retiré dans l'embrâsure d'une fenêtre avec un disciple d'Esculape, discuta avec lui, et au milieu du bruit que faisait l'orchestre, sur les avantages de sa méthode que son confrère lui soutenait être défectueuse. Les danses, le jeu et les conversations de toute espèce, ainsi que le grand mouvement des allants et des venants, donnaient à cette réunion, comme à toutes celles de ce genre, un aspect vraiment bizarre pour un spectateur tranquille.

Le calme ordinaire que montrait Jules, dans ces sortes de circonstances, semblait l'avoir abandonné ce jour-là. Madame de Larichardière

semblait s'être exclusivement emparée de lui et paraissait vouloir même dominer toutes ses pensées. Elle lui adressa quelques légers reproches sur sa liaison avec madame Dermont, liaison dont il ne lui avait jamais parlé et qu'elle exigeait, en quelque sorte, qu'il sacrifiât s'il était vrai, toutefois, qu'elle existât encore. Jules était loin de confondre ensemble deux femmes qui avaient chacune, mais d'une manière différente, des droits à son attachement. L'une lui inspirait l'amour le plus tendre, le plus respectueux, et pour elle il eût tout sacrifié. L'autre, au contraire, n'avait des droits qu'à ses hommages et à sa galanterie. La beauté peut séduire un instant; mais on sait que la vertu seule inspire un sentiment durable.

Tout ce qu'il est permis de faire

pour procurer des plaisirs variés aux convives, fut prodigué par l'alcade. Les buffets étaient couverts de rafraîchissemens de toute espèce. Enfin, un repas splendide vint couronner cette magnifique fête, qui ne se termina que le lendemain et long-temps après le lever du soleil.

CHAPITRE XIV.

Dans lequel les événemens arrivés au héros, pendant une assez longue période de sa vie, se trouvent circonscrits dans un petit nombre de pages.

Lorsque Jules rentra chez lui, on lui remit deux lettres timbrées de France. Il reconnut aussitôt l'écriture de M. Berton et celle de madame Dermont. La joie qu'il ressentit fut telle qu'il resta quelques instans sans pouvoir rompre les cachets de ces deux lettres. Enfin lorsque cette première émotion se fut un peu dissipée, il ouvrit celle de son vertueux ami et trouva, dans son contenu, de nouvelles preuves de l'attachement sin-



cère que lui portait ce respectable vieillard. Plus d'une fois, lui disait-il dans sa lettre, il l'avait crû mort et s'était reproché d'avoir conduit au tombeau son cher élève en lui faisant prendre la carrière des armes de préférence à tout autre. Il s'était occupé de ses intérêts auprès de sa famille, et s'il n'avait encore rien pû obtenir, il ne désesperait cependant pas de réussir à le faire reconnaître lorsque son père, absent depuis quelques années de France, rentrerait dans sa patrie. «Je vous engage, ajoutait M. Berton, à continuer votre état; et bien que les commencemens ne vous en aient pas été favorables, il n'en faut pas moins persister à ne devoir qu'à vous-même, un rang et une fortune indépendante des caprices d'autrui. La carrière militaire, d'après le système du gouvernement,

semble être désormais la seule que puisse suivre un homme qui prétend à quelque illustration. Il faut en profiter et tâcher, dans des occasions qui seront sans doute plus heureuses que l'affaire de Baylen, de ne devoir qu'à vous-même la considération dont vous jouirez, et à laquelle vous avez droit de prétendre comme la plupart des autres braves qui servent dignement leur patrie.»

Mme Dermont, dans sa lettre, lui exprimait les mêmes désirs que M. Berton, et cette femme, vraiment angélique, lui renouvelait l'assurance que de lui seul dépendait leur comun bonheur puisque, ne pouvant disposer de sa personne sans le consentement de sa tante, il était plus que probable qu'elle ne le refuserait pas lorsque, par son rang, Jules se montrerait à elle, ce que madame Dor-

sange, désirait; c'est-à-dire un officier de mérite. Plusieurs partis avantageux s'étaient présentés, elle les avait tous refusés, malgré l'insistance de sa tante qui paraissait désirer la marier avant de mourir; mais elle avait toujours été assez heureuse pour faire entendre raison à celle qui lui tenait lieu de tout, et qu'elle avait le plus grand intérêt à ménager. Parmi les motifs de ses refus, elle n'avait pas omis de faire envisager comme possible le retour de Jules, et alors un hymen qui avait paru mériter autrefois son approbation. Cette considération avait toujours prévalu, et madame Dorsange, d'après ce que lui disait sa nièce et la bienveillance dont elle honorait Jules, n'avait pas voulu la contraindre. «Tu es heureuse, ma chère enfant, lui disait-elle souvent, que jaime

l'objet de ton cœur; car s'il arrivait, par un concours de circonstances imprévues, que tu ne pusse pas être son épouse, je t'assure que je ne me ferais aucun scrupule de te marier à une autre, parce qu'il ne faut pas qu'une femme jeune et jolie reste ainsi seule dans le monde. « Vous voyez, mon ami, continuait madame Dermont, que nous devons agir de notre mieux pour entretenir ma tante dans ces bonnes dispositions; car en ne déméritant ni de mon amour ni de ses bontés, je lui rappelerai que vous en êtes toujours digne. Quant à moi, mon attachement sera éternel, et la mort seule pourra empêcher mon cœur de battre pour vous. »

Les heureuses nouvelles que contenaient ces deux lettres ranimèrent en Jules des espérances qui étaient

au moment de s'éteindre. La carrière des armes ne lui avait présenté, jusqu'à ce jour, que privations et dégoûts. Plusieurs fois il s'était vu forcé de faire usage de ses armes contre d'insolens agresseurs, et il lui avait été bien pénible d'en venir à une aussi cruelle extrémité. Si encore, et ainsi qu'il avait dû le penser dès le principe, il n'avait eu à employer son courage que contre les ennemis de son pays, il lui eût semblé tout naturel d'éprouver quelques contrariétés; mais pour lui-même et encore pour des choses assez insignifiantes et qui ne se rattachaient en aucune manière à des intérêts généraux, cela lui avait paru être le pire de tout. Résolu à mettre à profit les conseils de ses amis et à mériter l'estime de tous, il se détermina à continuer de servir. San ancien condis-

ciple Armendariz lui avait souvent conseillé d'entrer au service du roi Joseph et lui avait proposé de lui en faciliter les moyens; il lui avait même offert de pourvoir à tous ses besoins; mais un sentiment bien naturel était venu s'opposer à ce qu'il acceptat de pareilles offres qui, cependant, étaient dictées par la plus sincère amitié.

S'il avait écouté les conseils de son jeune ami et qu'il les eût suivis, il lui eût fallu renoncer à sa patrie et peut-être même à l'espoir si doux de se faire reconnaître par sa famille. Perdre ainsi deux fois une mère était pour cet infortuné jeune homme une pensée trop douloureuse. Il eût été possible qu'il se fût rendu aux vœux de son ami, si les lettres de M. Berton et de madame Dermont n'étaient pas venues lui faire envisager l'ave-

nir sous des couleurs plus favorables que ne l'avaient fait, jusques là, et son séjour sur les pontons, et les réflexions pénibles qui lui rappelaient sans cesse les souffrances d'une captivité qui semblait lui avoir ôté tout espoir de bonheur.

Le laps de temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait quitté la France, n'avait pas été très-long il est vrai; mais il l'avait cependant été assez pour faire acquérir à Jules quelque expérience, et sa position, dont il sentait plus que jamais le côté défavorable, lui commandait un plan de conduite tout particulier. La susceptibilité de son amour-propre devait lui faire éviter toute contestation, et il devait chercher les moyens de mériter l'estime générale.

La légion dont Jules faisait partie avait changé de designation et

était devenue l'une de celles qui, sous les ordres du général Suchet, opéraient dans l'Aragon. Ce corps d'armée se couvrait de gloire et avait pris d'assaut plusieurs places importantes. L'espoir d'obtenir de l'avancement, en participant à la gloire commune, détermina notre jeune héros à solliciter sa destination pour cette armée. Cette demande, qui était juste, fut accueillie favorablement, et il partit après avoir dit adieu à ses amis de Madrid.

Le corps d'armée d'Aragon faisait, à cette époque, le siége de Taragone. Jules arriva assez à temps pour prendre part aux travaux qui furent très-pénibles, à cause de la vigoureuse résistance des assiégés. La garnison espagnole soutint avec le plus grand courage les efforts de nos troupes; elle repoussa même deux fois l'assaut

qui avait été ordonné; mais comme l'armée française était peu habituée à éprouver de la résistance, elle pénétra dans la place au troisième assaut qui fut des plus terribles. Peu d'habitans furent épargnés, et en possédant cette place importante, nous fûmes aussi maîtres de toute la Catalogne, dont elle est, par sa position, comme la clef.

En se distingant dans les différentes actions qui avaient eu lieu avant la reddition de Tarragone, et en montant un des premiers à l'assaut sous les yeux du général Suchet, Jules se fit nommer, sur le champ de bataille, au grade de lieutenant et décerner la décoration des braves. Il n'avait reçu qu'une légère blessure; mais il avait fait mordre la poussière à plusieurs ennemis et avait contribué, par son intrépidité,

à l'activité de nos troupes. Ses nouveaux camarades virent sans peine son avancement; et comme les récompenses qui lui furent décernées étaient le juste dédommagement de ses services, ils n'en furent point jaloux, et le complimentèrent bien sincèrement à cette occasion.

Les siéges de Tortose, Morviedro et Valence, firent le plus grand honneur aux troupes qui composaient les corps d'armée du général Suchet. Ce valeureux chef trouva dans ces opérations, d'une exécution difficile, un nouveau fleuron de gloire, et ses compagnons d'armes une réputation de bravoure bien méritée. Ni l'ennemi vaincu, ni les nombreuses populations des contrées que cet intrépide corps d'armée eut à parcourir, ne firent entendre la plus légère plainte, tant il est vrai qu'une bonne

discipline est le nerf de la victoire.

Le royaume de Valence qui tire son nom de cette ville, diffère beaucoup de l'Aragon que venait de quitter l'armée après avoir toutefois laissé des garnisons dans les places. Celui où opérait, pour le moment l'armée, ne présentait partout que de riches campagnes et des terrains en pleine culture, tandis que l'Aragon, au contraire, offre sur plusieurs points un terrain sablonneux et aride. Ici l'oranger, le citronnier, le grenadier et le figuier se présentaient au voyageur comme les arbres les plus communs du pays; ils embaumaient l'air de l'agréable odeur des fleurs et des fruits qu'ils portaient. Un soleil toujours pur, et une température des plus belles, semblent inviter l'étranger à se fixer dans ce pays, auquel l'Andalousie seule peut

disputer l'avantage d'offrir les plus précieuses richesses de la nature. Comme dans cette province, le royaume de Valence récolte l'olive, le raisin et généralement tout ce qui vient en Amérique. De gras pâturages nourissent les bestiaux, et la proximité de la mer donne encore aux habitans la facilité de manger d'excellent poisson.

Les lauriers moissonnés par cette armée devaient lui donner des droits à une recompense, et elle l'obtint dans la personne de son honorable chef qui reçut le bâton de maréchal, et le titre de *duc d'Albufera*. Généraux, officiers et soldats, tous virent avec un noble sentiment d'orgueil, briller sur le front de celui qui l'avait si bien méritée, cette auréole de gloire dont l'éclat, en rejaillissant sur eux, venait rendre éga-

lement hommage à leur valeur.

Quelques troupes seulement restèrent dans Valence.

L'armée principale s'avança au-delà de cette ville. Le grand quartier-général fut porté à Saint Philippe, et les troupes s'échelonnèrent dans différens cantonnemens.

Par la prise de Valence se terminèrent les opérations importantes de cette campagne; et les affaires qui eurent lieu ensuite furent d'une si faible importance, par leurs résultats, que nous croyons devoir nous dispenser de les rapporter. Les engagemens partiels que nos troupes eurent à soutenir avec l'ennemi nous furent cependant toujours favorables; mais de gros détachemens qui s'étaient avancés jusques devant Alicante, furent obligés de se replier, attendu que nos armées paraissaient destinées à

rentrer en France. Les soldats apprirent avec peine une aussi fâcheuse nouvelle; car abandonner nos conquêtes, après les avoir acquises au prix de notre sang, était une chose qui coûtait à tous. Cependant il fallut se résigner : un mouvement rétrograde fut ordonné et il s'effectua. Dans ce même moment Jules fut attaché à un général en qualité d'aide-de-camp.

Nous dîmes adieu à Valence, à Morviedro, à Tortose et à Tarragone, et nous nous repliâmes dans la Catalogne. Nous avions laissé de faibles garnisons dans toutes ces places et nous nous retirions lentement, suivis pas à pas par une armée anglaise qui, bien que supérieure en nombre, ne nous attaqua point.

Occupant Villafranca et les positions qui en dépendent, l'armée

française attendit patiemment que le corps anglais qui la suivait fut bien assis dans son camp qu'il venait d'établir entre Tarragone et nous. Un tiers environ de la garnison de cette place avait fait une sortie qui avait été couronnée d'un entier succès ; car nos troupes étaient rentrées avec quelques prisonniers. Déterminés autant par le regret d'abandonner leurs conquêtes que par l'idée de faire payer cher aux Anglais leur retraite, nos généraux ordonnèrent une contre-marche; elle fut exécutée avec le plus grand enthousiasme par nos troupes, qui brûlaient du désir de se mesurer avec un ennemi qui avait continuellement évité d'en venir aux mains avec elles. Nôtre marche eut lieu dans la nuit, et se fit avec toute la célérité et tout le mystère possibles. Cependant les

Anglais dont la prudence était extrême, en furent informés; et malgré leur grande supériorité (ils avaient environ cinquante mille hommes, et nous n'étions guère que quatorze ou quinze mille), ils évitèrent le combat, s'embarquèrent sur des bâtimens qui, le long des côtes, suivaient leurs mouvemens et les nôtres, et gagnèrent le large à notre vue.

Les Anglais, par leur fuite, avaient fait évanouir nos plus chères espérances; car nous nous étions flattés de les vaincre du moment où nous pourrions les atteindre. Nos projets n'ayant donc pu se réaliser, nous nous avançames jusqu'à Reux pour y lever une contribution. Après avoir reçu des autorités de cette ville un dédommagement pour nos fatigues, on effectua de nouveau la retraite; mais avec

quelques modifications. Les pièces de canon qui se trouvaient dans la place de Tarragone furent enclouées et jetées à la mer. On fit sauter les fortifications, et la garnison se réunit à l'armée. Pour regagner Villafranca, on suivit le bord de la mer; et comme le mouvement s'effectuait de nuit, l'armée put considérer tout à son aise l'horrible tableau d'un incendie. Le feu qu'on avait mis dans Tarragone éclaira nos troupes jusqu'à une distance de près de deux lieues. Lorsque le jour parût, on aperçut, non loin de la côte, des chaloupes canonnières anglaises; elles s'approchèrent de terre et ne cessèrent de nous envoyer des boulets ou de la mitraille que lorsque nous quittâmes la mer. Pendant tout le temps que dura cette canonnade, l'armée ralentit son pas et prouva,

par cette conduite, que ceci était pour elle un amusement. D'ailleurs, les vagues empêchaient les canonniers de pointer juste, et deux de nos hommes seulement furent légèrement blessés.

L'armée d'Aragon fut réunie à celle de Catalogne, dont le comte Decaen avait le commandement et qu'en rentrant en France ce général céda au duc d'Albuféra.

Les troupes prirent position devant Molins del Rey, après avoir laissé sans défense, et à dessein, deux redoutes construites sur un endroit élevé de la route, entre le point occupé et Villafranca abandonnée à l'ennemi. Quoiqu'ils marchassent avec toute la prudence possible, les Anglais ne s'aperçurent pas du piège qu'on leur avait tendu, ils firent occuper cette position par deux compa-

gnies d'élite. A peine y furent-elles entrés et s'y crurent-elles en sûreté qu'un détachement de nos troupes franchit, pendant la nuit, l'espace qui nous en séparait, pénétra dans les deux redoutes et y tailla en pièces la malheureuse garnison. Les Anglais furent poursuivis jusques sous les murs de Villafranca, et on leur fit quelques prisonniers. Jules se distinga encore dans cette affaire et fut fait capitaine.

Pendant que nous évacuyons, lentement et avec peine, les provinces espagnoles, l'armée principale, sous les ordres du maréchal Soult, quittait également ses positions et arrivait à Bayonne. Des bruits sinistres et défavorables au succès de nos armées dans le Nord, circulaient dans nos rangs, et nous ne savions qu'en penser lorsque l'ordre de rentrer en

France nous fut connu. Ce fut par Perpignan que s'effectua notre retour, et nous pouvons dire que les Anglais se montrèrent, dans cette circonstance, d'une extrême politesse ; car ils évitèrent avec le plus grand soin le plus petit engagement. Disséminée dans les environs de cette place, et s'étendant jusqu'à Narbonne, l'armée d'Aragon attendait le sort qui lui était réservé, lorsque la nouvelle de l'évacuation de Bayonne et l'entrée des ennemis en France parvint jusqu'à elle. Le maréchal Soult effectuait, il est vrai, sa retraite dans le plus grand ordre; mais voir pénétrer sur notre belle patrie des étrangers que nous avions toujours combattus avec avantage était un affront sensible que notre vieil orgueil national ne pouvait supporter.

Bayonne avait été franchi par l'ennemi et quoique battu à Orthez, il n'en poursuivit pas moins sa marche sur Toulouse, où le maréchal Soult se préparait à une vigoureuse résistance. Cette ville entièrement ouverte ne présentait pas, par sa position, des chances avantageuses à nos troupes, et, cependant, on y réunit tous les moyens de défense que la faiblesse numérique de nos soldats et le terrain pouvaient permettre. L'armée anglo-portugo-espagnole était bien supérieure en nombre à la nôtre, elle se trouvait commandée par le duc de Welington.

Livrés à de sinistres préssentimens, les soldats de l'armée d'Aragon, habitués à vaincre, gémissaient de n'avoir plus d'ennemis à combattre. Honteux de rester dans l'inaction, lorsque leurs frères-d'armes allaient

se battre à Toulouse, ils demandaient hautement à leur porter secours et sollicitaient, comme une grâce, l'honneur de partager leur danger. Cette insigne faveur leur fut refusée, et quoique l'armée combinée eût été écrasée sous les murs de Toulouse par celle du maréchal Soult, elle n'en pénétra pas moins dans cette ville où elle fut reçue avec enthousiasme par quelques habitans, comme s'il était honorable de fêter les ennemis de son pays. Il était dit, dans cette circonstance, que des hommes nés en France déshonoreraient le plus beau, le plus honorable de tous les titres, celui de citoyen français. Ce titre avait suffi, pendant longtemps et chez tous les peuples, pour nous faire accueillir avec respect et vénération : de lâches, de vils adulateurs cherchèrent à le rabaisser.

L'orgueil national se souleva à cette pensée humiliante; et les étrangers, plus nationaux que ceux-là, nous ont vengé de leur conduite en les signalant à la vindicte publique.

Il est plus que probable qu'un renfort de six mille hommes seulement aurait suffi pour écraser l'armée de Welington; mais on avait paru vouloir la ménager. Une seconde affaire se préparait sur les hauteurs de Ville-Pinte, et le maréchal Soult, en y attirant les Anglais, se proposait aussi de leur faire trouver là un honorable tombeau; mais quelques personnes officieuses, que la nation réprouve et couvre du plus profond mépris, avertirent le général anglais des dangers qui le menaçaient, lui et son armée, et cet avertissement sauva nos ennemis. Combien la France ne doit elle pas de

reconnaissance à ceux qui se montrèrent si dévoués aux étrangers!....

Les événemens qui se passaient dans le midi de la France n'étaient rien en comparaison de ceux qui avaient lieu dans le Nord. Forcées de se replier sur Paris, nos armées n'avaient cédé que pied à pied le sol de la patrie, et les étrangers ayant réuni toutes leurs forces étaient parvenus, enfin, à venir nous dicter des lois dans la capitale même. Il semblait que, d'un souffle, nous devions les faire rentrer dans le néant, et cependant il n'en fut rien. Ils nous imposèrent des conditions, reprirent dans nos arsenaux et nos musées ce qui nous avait coûté vingt-cinq années de gloire et nous humilièrent à leur gré. O France! ô ma patrie! que d'humiliation! ... Pourquoi faut-il que tes enfans soient condamnés à

voir ces pages affreuses de ton histoire si près de celles que le monde entier lira toujours avec étonnement et admiration; mais console toi, ton sol, fécond en héros, ne sera plus foulé par l'étranger, et de la cendre de tes vieux guerriers sortiront de nouveaux braves qui sauront, en effaçant tes affronts, relever majestueusement ta gloire un instant abattue par des revers.

De grands changemens furent la suite de nos désastres, et l'auguste famille des Bourbons vint reprendre en France les rênes du gouvernement. L'armée, comme les administrations, reçurent de nombreuses modifications et furent réduites au stricte nécessaire. Cette réorganisation sociale fit en France quelques mécontens et quelques heureux, comme cela arrive toujours. Ceux

qui prirent les places de ceux qu'on renvoyait furent enchantés de ce boulversement, et ceux qui, en les perdant, se trouvaient réduits à la plus affreuse misère, étaient bien éloignés d'être satisfaits. C'est ainsi que se passent les réactions.

Par une disposition particulière d'une loi nouvelle, les officiers qui ne conservaient pas leur activité de service devaient rentrer dans leurs foyers pour y jouir des quatre cinquièmes de leur solde. Nonobstant cette condition, ils ne reçurent que la moitié de leur traitement d'activité. Aprés s'être trouvé, pendant quelques mois, dans cette fâcheuse position, Jules, qui comptait près de dix années de services, huit campagnes et qui avait reçu deux blessures honorables sur le champ de bataille, fut réformé et admis à jouir seule-

ment, pendant cinq années, d'un modique traitement qui lui fut accordé.

Un motif bien simple en lui-même, et qu'il était loin d'apréhender, était cependant venu déterminer sa disgrace. Né, comme nous l'avons dit, avec le goût des lettres et des arts, il se rendait, fréquemment, dans une maison où se rassemblaient des personnes que l'esprit et les talens distinguaient de cette tourbe ignorante dont l'ambition et la bassesse fait des courtisans. Ces gens, aussi stupides qu'orgueilleux, ne paraissaient point dans cette maison dont la société ne leur offrait aucun charme; on ne s'y occupait pas des intrigues de cour; on n'y débitait pas méchamment des anecdotes scandaleuses; la noire hypocrisie n'y distillait pas son venin sous le masque d'une lâche adula-

tion; mais on y parlait avec franchise, et l'orgueil en était exclu. Oubliant la ridicule distinction des rangs, on s'entretenait en liberté, on discutait avec sagesse sur toutes les connaissances de l'esprit humain, et rarement on sortait de l'intéressante assemblée, sans avoir acquis quelques connaissances nouvelles ou au moins étendu celles que l'on possédait déjà.

C'est dans une de ces réunions que Jules s'engagea dans une discussion religieuse avec un officier anglais qui était présent. En convenant que dans toutes les classes il se trouve des gens estimables, il peignit avec autant de vérité que d'énergie, l'intolérance des prêtres et le danger de les laisser dépositaires d'un trop grand pouvoir. L'histoire de vingt peuples divers lui servit à prouver

que toujours on devait se méfier de leurs astucieuses intrigues et de leur talent à maîtriser les hommes, en les retenant sans cesse dans les chaînes honteuses de la superstition et des préjugés. Atterré par la force de ses raisonnemens, l'Anglais se déffendit faiblement et quelques instans après il se retira.

L'extrême liberté dont on jouissait dans l'endroit où la discussion avait eu lieu, fut cause qu'on ne fit pas attention aux suites qu'elle pouvait avoir, et chacun sortit enchanté de l'éloquence de Jules et de la sagacité de ses réflexions. Mais l'Anglais avait fait usage de son influence pour dénoncer et ôter à un jeune officier tout moyen d'existence. Cette disgrâce de notre héros était toute naturelle. Le lecteur se rappellera sans peine ce personnage qui fut

surpris la nuit à Auxerre, dans la chambre de la pauvre Suzon et luttant avec cette malheureuse servante qu'il prenait pour la jolie actrice avec laquelle il voyageait. Jules ne l'avait pas reconnu; mais ce méchant homme, qui se l'était parfaitement remis, et qui était, dans ce moment, sur son terrain, vu la faveur dont jouissaient les alliés, jura de se venger d'une offense qu'il avait bien méritée et n'en trouva que trop le moyen.

C'est ainsi que ce malheureux jeune homme vit ses services récompensés. Jules, sans fortune, sans état, était plus à plaindre que tout autre, puisqu'il était sans famille, sans appui. Cette circonstance, ainsi que le défaut de naissance, avaient suffi pour le faire rayer des contrôles de l'armée. Personne ne lui portait assez

d'intérêt pour défendre ses droits, et ce fut sous le poids d'une bien douloureuse injustice, qu'il se mit en route pour Paris, où déjà, par une lettre, il avait tenu informé de son malheur le vénérable ami de son enfance.

Cinq années, et plus, s'étaient écoulées depuis son évasion des pontons, et il y avait autant de tems que madame Dermont lui avait promis de lui rester fidèle. Cette dame, avec laquelle il avait entretenu une correspondance très-suivie, lui avait toujours déclaré persister dans sa première résolution, qui était de s'unir à lui; et comme le séjour de la capitale avait semblé offrir à sa tante plus de charmes que celui de la province, c'était donc à Paris qu'il allait retrouver tout ce qu'il avait de plus cher au monde.

La position actuelle de Jules était bien différente de celle qu'il avait osé espérer, et à laquelle il était en droit de prétendre. Sous les auspices les plus favorables, il avait embrassé la carrière des armes, et cet état qui lui présageait un avenir honorable... il fallait y renoncer avant même de s'être assuré une existence indépendante. Fut-il jamais dans le monde une destinée plus malheureuse? Gloire, fortune, honneurs, il fallait renoncer à tout cela; c'était pourtant l'espoir d'en acquérir la possession qui avait soutenu son courage durant plusieurs années, et qui lui avait fait penser qu'il pouvait encore ne devoir qu'à lui-même le rang après lequel il aspirait. Que la position de cet infortuné jeune homme était devenue pénible! Que les pensées qui venaient l'assaillir étaient

tristes! Dans ce moment la mort lui semblait être le seul remède qui put être apporté à ses peines. « Si j'eusse terminé ma malheureuse existence sur le champ de bataille, se disait-il à lui-même, je n'aurais pas à gémir sur les maux de ma patrie et sur les miens; je ne verrais pas la France obéir aux lois de ses ennemis, lorsque naguère elle leur imposait les siennes.»

Ces vieux soldats, qui avaient fait trembler l'Europe du succès de leurs armes et qui étaient la gloire de la nation, se montrèrent doublement grands en renonçant à l'espoir de cueillir de nouveaux lauriers. Ils pouvaient disputer encore à un ennemi, peu sûr d'une semblable victoire, un avantage qui eut long-temps été incertain; mais c'était au prix de la guerre civile, et les hommes

qui long-temps avaient été les défenseurs de leur patrie, ne pouvaient se résoudre à la désoler par cet affreux fléau. Le licenciement de ces vieilles phalanges s'effectua avec le plus grand ordre, et, malgré leur généreux dévouement et leurs cicatrices honorables, ces braves furent encore en butte aux sarcasmes, aux propos grossiers de ceux pour lesquels ils avaient tout sacrifié.... Si la France méconnaissait alors les services éclatans de ses guerriers, les puissances étrangères se montraient plus éminemment généreuses. Insultés sur leur route, obligés de cacher un uniforme qui, d'un pôle à l'autre, était vénéré, beaucoup de ces malheureux militaires furent obligés d'aller chercher, sur un sol étranger, une patrie moins ingrate que la leur

et plusieurs y trouvèrent une mort honorable....

Après nous être tous glorifiés d'avoir porté les armes pour la défense de la patrie, nous fûmes réduits à taire nos services. Certains hommes pour s'en faire un mérite, comme s'il pouvait y en avoir à décrier ce qui est noble et généreux, cherchèrent, par tous les moyens qui étaient à leur disposition, à humilier l'orgueil de nos braves. Ils ne purent parvenir à faire oublier un seul instant à l'élite de la nation qu'elle devait de nouveaux sacrifices à la patrie. L'armée renonça à sa gloire, et nos ennemis de l'intérieur sourirent de rage en la voyant se montrer si généreuse. Ils voulaient le règn e de l'étranger, et notre calme nous ramena nos anciens rois.

Mais qu'allaient devenir tous ces braves qui, pour la plupart, avaient passé leur enfance dans les camps et qui se trouvaient sans état? Il en était plusieurs parmi eux que l'âge, les blessures et les infirmités rendaient peu propres à de nouvelles occupations; et comme depuis quelques années plusieurs citoyens avaient abandonné leur profession pour suivre la carrière des armes, et qu'ils ne comptaient pas assez de services pour obtenir une pension, ils dûrent rentrer dans leurs foyers, sans aucun traitement, et reprendre une industrie ou un état qui pouvait bien, du moins pour le moment, ne pas leur présenter des chances très-certaines d'existence. Il ne s'agissait plus de braver la mort pour arriver aux honneurs et à la fortune : La gloire avait perdu ses attraits, et les dignités,

qui remplissaient d'or les coffres de celui qui les obtenait, étaient les seules après lesquelles couraient l'intrigue ou l'ambition. La république et l'empire ayant usé l'enthousiasme militaire, on éleva des autels à la richesse; elle fut l'objet révéré du jour et l'égoïsme en devint l'esprit.

Telle était cependant la position dans laquelle venait de nous placer un nouvel ordre de choses : chacun se redoutait et ne savait ce qu'il devait faire. Rien ne fut mieux dans le cas de faire connaître à Jules la position de la France que ce qui se passait dans l'étendue de pays qu'il eût à parcourir pour se rendre à Paris. Les provinces du midi étaient en feu, et les persécutions de tout espèce y renouvelaient les horreurs de 1793. On eut dit que ce pays n'appartenait plus à la France ; car ce

fut contre les militaires surtout que s'exercèrent les vexations. La postérité croira avec peine les excès auxquels se portèrent les habitans qui osaient se servir du nom d'un roi, bon et juste, pour justifier leur conduite. Enfin, c'est au nom de l'auguste auteur de la Charte, de celui-là même qui donnait l'exemple de l'oubli du passé, que la méchanceté donnait carrière aux plus cruels ressentimens. Les services rendus depuis la révolution étaient mis à l'index; et ceux qui traitaient de brigands les militaires qui rentraient dans leurs foyers étaient ceux-là même qui, sous le régime de la terreur avaient orné leur tète d'un bonnet rouge..... O France! ô ma chère patrie! dans quel degré d'abaissement ne cherchèrent-ils pas à te plonger, ces Vandales que tu avais élevés et

nourris dans ton sein, et qui cependant cherchèrent à te déchirer. Nouveaux serpens auxquels on avait donné le degré de chaleur nécessaire à leur vie, ils faisaient usage des forces qu'ils devaient au bienfait pour étouffer les bienfaiteurs... La nation la plus grande et la plus généreuse prit en pitié leur délire; elle laissa au tems, et au roi législateur, le soin de les rappeler à leurs devoirs. Ces hommes, en se montrant franchement injustes, avaient besoin de ne pas être suivis dans leurs débordements, et ce furent ceux-là même qui avaient le plus sacrifié et qui perdaient tout, qui firent preuve de désintéressement. Après avoir consacré leur existence entière au salut et à la gloire de la patrie, ces mêmes hommes devaient encore renoncer, non-seulement aux espérances que leur conduite

honorable avait fait naître, mais encore à l'auréole de gloire qui brillait sur la France et sur eux-mêmes. Peut-on concilier de semblables exigences ?.... Et cependant elles se réalisèrent de part et d'autre !....

Combien elle se montra magnanime cette valeureuse armée, lorsqu'après son licenciement elle rentra dans ses foyers sans faire entendre la moindre plainte! En mettant bas les armes, chaque soldat oublia sa gloire pour ne songer, désormais, qu'aux nouveaux sacrifices que lui imposait la patrie. Après avoir protégé le sol de la France, ces guerriers quittèrent leur armure pour diriger le soc de la charrue et, nouveaux Cincinnatus, ils attendirent, dans d'utiles travaux, que la patrie réclamât encore leurs services. La France, par sa résignation dans le malheur, sut

mériter la vénération de l'Europe qui comparait au sommeil du lion le calme qu'elle offrait, après plus de vingt ans de guerres et de triomphes; et faisant craindre aux nations un réveil terrible, elle leur commanda encore le respect après ses revers. Un grand peuple peut tout ce qu'il veut lorsqu'il ne veut que ce qu'exigent son honneur ou ses justes droits; et l'indépendance nationale ne se défend qu'avec des vertus et des sacrifices.

Arraché, dès son adolescence, à la tendresse de ses parens, on ne consulta point l'opinion de Jules; il était homme, il fut soldat. Il gémit long-temps sur les malheurs que la révolution causa à son pays, et, lancé au milieu de toutes les horreurs qu'entraîne la guerre, il tâcha de soulager l'infortune partout où il l'a

rencontra : les malheureuses victimes, d'un sort trop rigoureux, eurent toujours des droits sur son cœur et, cependant, en rentrant dans sa patrie, couvert d'honorables cicatrices, il fut en proie à d'indignes persécutions et obligé de cacher jusqu'à l'étoile de l'honneur qui brillait sur sa poitrine..... Hélas ! l'homme de bien, le brave guerrier, ont quelquefois souffert le châtiment qui ne devrait être réservé qu'aux scélérats.

En suivant sa route pour se rendre dans la capitale, Jules s'arrêta quelques jours dans une maison de campagne appartenant à l'un de ses anciens frères-d'armes et qui, comme lui, quittait pour toujours le service. Cette propriété était peu distante d'un village, et comme il avait eu occasion de le traverser plusieurs fois, il avait été remarqué. Un jour il fut

visité par une dame que lui présenta la famille de son camarade et qui venait réclamer son assistance pour une affaire qu'elle avait à Paris. Jules l'a reçut avec politesse; et tout en lui annonçant qu'il était sans crédit, il lui promit, cependant, de faire ce qu'il pourrait pour lui être utile et agréable.

— Je vous remercie, Monsieur, lui dit cette dame, de votre accueil honnête. L'objet qui m'engage à recourir à votre intermédiaire n'est pas de ces affaires qui nécessitent de grandes protections. Les titres et les droits sont incontestables. Il suffit seulement dé surveiller et de hâter une décision de laquelle dépend mon existence et celle de ma famille.

—Tant mieux, Madame, si la chose est telle, qu'il ne faille que du zèle et

de la persévérance pour l'amener au point où vous la désirez.

— Voici de quoi il s'agit: mon mari était officier supérieur, et comptait d'honorables et longs services. Quelques jours encore lui auraient donnés des droits à une retraite; mais étant mort avant le temps voulu, je n'ai pas reçu, comme veuve, une pension qui, cependant, m'est légitimement due, et qui, par suite des pertes que j'ai éprouvées depuis cette époque, me serait bien necessaire. Depuis long-temps je suis astreinte à de certaines privations auxquelles je ne fus point habituée, et je désirerais qu'elles ne fussent plus mon partage.

— Mais comment se fait-il que vous ayez attendu jusqu'à ce moment pour faire reconnaître vos droits à une pension, pour les ser-

vices que votre époux rendit sous l'ancien gouvernement ?

— J'ai fait, dans le temps, les démarches convenables; mais mon mari n'étant pas mort sur le champ de bataille, et n'ayant pas les trente ans révolus, on me répondit que je n'étais pas fondée dans ma demande. Aujourd'hui les choses se présentent sous un tout autre aspect. Comme mon mari appartenait à une ancienne famille, je puis espérer que la veuve du marquis de Durotu ne sera point repoussée.

— Durotu ! dites-vous, Madame ?

— Oui, Monsieur ; qu'à donc pour vous d'extraordinaire ce nom ? Ah ! je le vois, vous aurez sans doute connu M. Durotu aux armées, c'était un officier du plus grand mérite. Il fut malheureusement victime de son noble caractère, et périt à la

suite d'un duel dans lequel son adversaire n'avait pas mis toute la loyauté convenable.... Il paraîtrait même qu'il fut assassiné..... Mais qu'avez-vous, Monsieur, il me semble que vous êtes indisposé....

— Ce n'est rien, Madame, c'est un simple étourdissement auquel je ne suis que trop sujet. Je pense que vous avez été mal informée sur le duel de votre époux; car j'ai peine à croire que ces sortes d'affaires, surtout entre militaires, ne se passent pas d'après les règles de l'honneur(1). Je vous promets, aussitôt mon arrivée à Paris, de me rendre dans les bureaux du ministère de la guerre, et de solliciter la décision que vous attendez.

(1) On ne trouverait pas un seul soldat, dans l'armée, qui voulût se charger de commettre un assassinat.

— Je serai, Monsieur, on ne peut plus reconnaissante de la démarche que vous voudrez bien faire pour moi. Ce sera un service bien essentiel que vous me rendrez. »

Qu'on juge de la position de Jules durant cet entretien. Cette dame était la veuve de ce même Durotu qui avait cherché à l'humilier en présence de ses camarades, et qu'il avait eu le malheur de tuer en duel à Valladolid. Il ne suffisait pas à ce malheureux jeune homme d'avoir à se reprocher d'être l'auteur de sa mort, il fallait encore qu'il passât aux yeux de sa veuve, et peut-être à ceux de toute sa famille, pour un vil assassin. C'était cependant ainsi qu'on cherchait à deverser le mépris sur cette classe de braves. Ses détracteurs ne pouvant imiter ses vertus héroïques, voulaient à toute force

que la honte, qui leur appartenait, vînt entacher les actions glorieuses de notre vieille armée !... Jules se livra à d'affreuses réflexions sur sa triste destinée; mais il se promit bien d'employer tous les moyens qui seraient en son pouvoir pour réparer le mal qu'il avait occasionné bien innocemment ; que pouvait-il faire de plus ?

CHAPITRE XV.

Jules renonce à la carrière des armes.

Enfin, Jules franchit l'espace qui le séparait des lieux qu'habitaient ceux qu'il affectionnait le plus au monde. Il arriva à Paris et trouva, dans la même cour des Messageries où M. Berton lui avait fait ses adieux dix ans plutôt, ce vénerable ami qui l'attendait. Ils se jettèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés avant de pouvoir s'exprimer, de vive voix, la joie qu'ils éprouvaient de se revoir après une aussi longue absence. L'un et l'autre répandirent de ces larmes dé-

licieuses dont le cœur même est la source, et qui sont l'expression sincère et touchante du sentiment.

M. Berton l'emmena chez lui où il avait fait préparer un petit appartement pour son jeune ami. Là, il écouta, avec le plus vif intérêt, le récit que lui fit Jules de ces campagnes; des privations qu'il avait éprouvées et des chagrins de toute espèce, dont il fut abreuvé durant leur séparation. Plus d'une fois le respectable instituteur frémit sur les dangers auxquels son jeune élève s'était trouvé exposé. La misère qu'il avait ressentie lui fit répandre des larmes, et les désagrémens qu'un monde toujours injuste lui avait suscités, lui inspirèrent de bien pénibles réflexions. C'était bien innocemment que M. Berton avait occasionné à son élève sa première mésaventure, et il

ne pouvait trop se rendre compte des raisons qui avaient pu déterminer l'individu qui s'était fait un malin plaisir de lui disputer un nom qui n'était pas le sien, et qu'aucun motif plausible ne devait engager à une semblable démarche. Pauvre jeune homme, s'écria-t-il en lui-même, à combien de maux ta fatale naissance ne t'a-t-elle pas exposé ! et combien encore la Providence ne t'en réserve-t-elle pas! Il le pressa plusieurs fois contre son cœur et l'engagea à ne pas se laisser abattre par l'excès de ses peines... Vous avez eu beaucoup de chagrins, vous pouvez en éprouver beaucoup encore; mais tout ici bas a un terme, et nous devons, l'un et l'autre, croire à un meilleur avenir. Vos vertus, votre persévérence dans le sentier de l'honneur vous rendent digne d'un sort

plus doux, et vous l'éprouverez, n'en doutez pas.

— Précieux bienfait de la Divinité, s'écria M. Berton, dans un noble abandon, ô douce espérance! tu répands sur les malheureux ton baume consolateur; tu leur donnes la force d'affronter dans l'obscurité les périls dont ils savent qu'ils sont environnés, n'abandonne pas celui que le hasard a jeté sur cette terre de douleurs!.... Donne-lui le courage de surmonter les peines que la divine Providence lui envoie!...

— Ah! vous avez vu, mon respectable et vertueux ami, s'écria Jules à son tour, que le courage ne m'a jamais abandonné, et, quel qu'ait été l'excès de mon affliction, j'ai toujours su me roidir contre mes infortunes et faire dépendre du temps et de ma conduite l'amélioration après

laquelle je soupire. Le premier bienfait que je réclame instamment de cette même Providence, que vous aviez la noble générosité d'invoquer pour moi tout-à-l'heure, c'est que mes parens me jugent digne de leur appartenir. Ne plus être condamné à une flétrissure que je n'ai point méritée, occuper enfin dans le monde le rang que mes faibles qualités sont susceptibles de m'y faire tenir, tels sont mes vœux les plus chers, tel est le but que j'ai sans cesse devant les yeux. Ce n'est qu'au moment où j'aurai atteint ce but que le bonheur commencera véritablement pour moi, car je cesserai alors d'être en butte à de dégoûtans sarcasmes qui peuvent m'humilier, mais qui ne sauraient jamais me rendre méprisable.

— Bien, mon ami, lui dit M. Berton, j'aime à trouver en vous cette

noble et mâle fierté. Celui qui émet de semblables sentimens est loin d'être un malhonnête homme ; il ne ressemble point à l'être vulgaire et faible que le moindre vent faire mouvoir. Que de gens, surtout dans ce moment, auraient besoin de votre sage philosophie !... Je connais les intentions de votre famille ; elles sont loin d'être contraire à vos désirs ; mais des motifs puissans s'opposent, du moins quant à présent, à une reconnaissance qui, j'en suis persuadé, comblerait tous les vœux. Patientez quelque temps,... quelques jours encore, et vous goûterez enfin le bonheur après lequel vous soupirez, et que vous méritez si bien. Cependant, mon cher Jules, ce n'est pas le tout que d'avoir beaucoup fait, il faut redoubler d'efforts afin que votre famille n'ait rien à vous rapprocher.

Rayé des contrôles de l'armée, et à à votre âge, c'est un peu dur; mais enfin il faut se résigner et tâcher de se créer une autre carrière. Un jeune homme ne saurait rester sans rien faire. Après avoir sacrifié vos premières années pour une patrie qui fut ingrate, il ne faut pas oublier cependant les devoirs qu'elle vous impose encore. Avant d'être soldat vous fûtes citoyen; redevenu ce que vous étiez, vous pouvez encore être utile à votre pays et à vous-même. La vie civile, comme la noble profession des armes, offre aux hommes bien nés des chances honorables et avantageuses. Il faut se créer enfin une existence.

— Je ne demande certainement pas mieux, dit Jules; mais les circonstances semblent peu favorables à des essais quelconques, et la vo-

lonté ne suffit pas lorsque des obstacles de toute espèce s'opposent aux entreprises utiles ou fructueuses. Dans le moment où l'armée et les administrations viennent d'être réduites, et qu'une quantité considérable d'hommes à talens se trouvent jetés sur le pavé, comment voulez-vous que l'individu qui ne tient à rien, auquel nul personnage en crédit ne porte intérêt, puisse élever la prétention de se créer une existence aisée, ou tout au moins honorable? Je ne me laisse pas facilement abattre, vous le savez, et j'ai prouvé, jusqu'à ce moment, que l'excès de mes maux n'avait pas affaibli mon courage; mais aujourd'hui, que puis-je faire contre les nouveaux chagrins qui m'accablent? Si j'analyse mon avenir présumable, j'userai ma jeunesse à me créer des res-

sources pour l'âge où je n'aurai plus de jouissances; et, encore, puis-je espérer de réussir? Si je jette la vue au-dessous de cette obscure médiocrité qui rétrécit mon existence, je vois une classe de la société livrée à tout ce que la misère a de plus affreux..... Ah! mon cœur sera sans cesse déchiré par le spectacle de ces malheureux en proie à tous les besoins, et auxquels il me sera impossible de porter le moindre secours. Ainsi, l'idée qu'il existe des êtres plus à plaindre que moi, loin de rendre ma position moins pénible, me la fera paraître encore plus insupportable. Si mes regards, au contraire, se portent plus haut, s'ils s'arrêtent sur un poste éminent, occupé par un de ces hommes qui n'arrivent au pouvoir qu'à la recommandation d'un grand nom, ou à la faveur d'un ca-

ractère souple, rampant, n'annonçant que de petites capacités et d'étroites vues, je ne puis me défendre de cette irritation que donne le sentiment d'une injustice commise. Le cœur lui-même n'échappe pas à l'obligation de se rapetisser au niveau du sort et de la condition où le hasard a placé l'homme. Pour surgir de l'obscurité, il n'est plus qu'un moyen : grattez la terre avec vos ongles, si vous n'avez pas d'outils, mais grattez-là jusqu'à ce que vous ayez arraché une mine de ses entrailles.... Quand vous l'aurez trouvée, on viendra vous la disputer, peut-être vous l'enlever; mais, si vous êtes le plus fort, on viendra vous flatter; et quand vous n'aurez plus besoin de personne, on viendra vous secourir......... A votre tour, vous deviendrez avare, égoïste; vous

achetererez des trétaux, vous aurez un habit galonné, vous vanterez l'industrie, mais vous vous garderez bien de la favoriser; vous décrierez hautement ce que vous envierez en secret; vous refuserez les secours qu'on vous demandera, parce que ce n'est pas en soulageant les besoins de quelques individus qu'on acquiert de la popularité, c'est en flattant les passions des masses; et pour vous élever au-dessus de la foule, vous lui sourirez avec dédain, et lui parlerez d'égalité avec le mépris de l'orgueil. Maintenant le mérite n'est qu'une qualité privée, qui reste dans l'ombre quand l'argent ne la fait pas briller: la fortune est érigée en vertu publique; et dans les entreprises où nous voyons l'homme riche s'associer à l'homme de talent, le nom du riche est placé le premier; et l'hon-

neur du succès lui reste toujours, parce que le talent, chez de certaines gens, aujourd'hui, ne consiste qu'à se servir de celui des autres!.....

—Sans disconvenir de la justesse de votre raisonnement, dit M. Berton, vous me permettrez cependant de vous dire qu'il se ressent un peu de votre caractère aigri par des malheurs non mérités. Il y a quelqu'exagération dans votre tableau. Au surplus, mon ami, prévoyant d'avance vos objections à cet égard, je me suis mis en mesure de les réfuter avantageusement. Ce ne sont pas des entreprises hasardeuses que je veux vous proposer; je ne vous dis pas d'aller perdre en vaines sollicitations un temps que vous pouvez beaucoup mieux utiliser. Ce que j'ai à vous offrir est positif: c'est un emploi honorable et

que vous pouvez occuper à l'instant même.

Lorsque vous m'écrivîtes pour m'annoncer que le corps d'armée dont vous faisiez partie devait rentrer en France, nous pressentions déjà à Paris une partie des événemens qui sont survenus depuis, et dès-lors je sentis la nécessité de vous ouvrir une nouvelle carrière, lorsque, ainsi que cela est arrivé, vous seriez obligé de renoncer à celle des armes. Je ne vous tairai pas non plus que je prévoyais un obstacle invincible à votre avancement, dans cette même fatalité qui vous poursuit. Oui, mon ami, et je le dis avec vous quoiqu'à regret, le défaut de naissance s'oppose aujourd'hui à ce que vous songiez encore à l'état militaire. Vos espérances à cet égard sont à jamais anéanties. J'ai cher-

ché avec empressement toutes les occasions qui pouvaient me faire découvrir pour vous un genre quelconque d'occupation, et j'ai été assez heureux pour rencontrer ce qui convient à votre position. Je sus qu'un des plus riches banquiers de la capitale avait besoin, pour être auprès de lui, d'un homme qui fut extrêmement probe, parce qu'il devait lui confier ses intérêts les plus précieux. Comme j'avais souvent l'occasion de voir ce financier dans des cercles où nous nous rencontrions fréquemment, je lui demandai, pour vous, la place vacante par la mort de celui qui l'a remplissait, et, malgré la grande concurrence, sur le bien que je lui dis de votre personne et, d'après l'intèrêt que je vous portais, il se décida en votre faveur. Il n'exigea que ma seule garantie. Je la lui donnai sans

peine, tant j'étais certain que vous ne m'en feriez jamais repentir. Vous jouirez dans cette maison de toute la considération dont vous êtes digne, et recevrez, en outre, un traitement avantageux. Logé et nourri chez le banquier, vous serez considéré comme son second enfant ; car, veuf depuis quelques années, et n'ayant qu'une fille qu'il va marier incessamment à un officier supérieur, vous resterez seul avec M. de Campan, c'est le nom de ce banquier, qui est un homme fort simple et nullement boursouflé de son immense fortune. Reposez-vous encore aujourd'hui, et demain je vous présenterai à votre futur patron. »

Jules fut enchanté de la bonne nouvelle que lui apprenait M. Berton, et il trouva dans la sage prévoyance de ce respectable ami la

preuve bien certaine de l'attachement qu'il lui portait. Doux sentiment de l'amité que vous êtes précieux pour celui qui l'éprouve et qui l'inspire! Combien les témoignages qu'on en reçoit ont lieu de flatter l'honnête homme! La reconnaissance de Jules envers M. Berton ne pouvait augmenter; mais il répandit de nouvelles larmes en songeant combien ce précieux ami avait fait pour lui jusqu'à ce jour. Il se précipita de nouveau dans ses bras, et l'appelant du doux nom de père, il lui jura que jamais il ne démériterait de ses bontés. — Je le crois sans peine, dit M. Berton, quand même la noblesse de vos sentimens ne vous porterait pas à ne rien faire de malhonnête, votre propre intérêt vous déterminerait à tenir une conduite honorable. Continuez à bien vous comporter et

je serai pour vous non-seulement un sincère ami, mais un second père.... Je le représenterai jusqu'au moment où il viendra lui-même reprendre une autorité qu'il n'a fait que me confier, et cet instant, quelque rapproché qu'il soit, ne le sera jamais assez au gré de mes désirs : non pas que je sois fâché de tenir sa place auprès de vous; mais seulement pour vous voir jouir enfin de toute la plénitude de vos droits.

La capitale, à cette époque, était encombrées d'étrangers de toutes les nations. Les habitans de la province s'y étaient même portés en foule, et chacun se croyant le droit d'élever des prétentions faisait valoir ses titres. Il était vraiment plaisant de voir cette nuée de solliciteurs de toutes les conditions, et cette immense quantité de gens, couverts de dignités et

de décorations, qui semblaient avoir été improvisés ou être sortis de la terre par un effet magique. Les Français souffraient avec peine la présence des étrangers, et, journellement, des duels avaient lieu entre les officiers de la vieille armée et ceux qui se disaient nos alliés. Ces différens motifs avaient déterminé M. Berton à chercher une place à son élève, afin de lui épargner les tracasseries auxquelles l'auraient exposé son désœuvrement, et Jules, en son particulier, n'était pas fâché d'éviter l'occasion de se faire remarquer.

Après avoir satisfait aux devoirs de l'amitié et de la reconnaissance, il restait encore à Jules quelques engagemens à remplir, et si le premier moment avait été consacré à celui qui lui tenait lieu de famille, il devait le second à l'amour, à cette

femme divine dont le souvenir agréable était venu l'encourager à supporter ses malheurs, et qui, par la certitude qu'il avait d'être aimé d'elle, avait apporté quelqu'adoucissement à ses cruelles infortunes. Les lettres qu'il avait continuellement reçues de madame Dermont, pendant son absence, avaient été pour lui un baume salutaire, et rarement il lui était arrivé de se trouver seul sans relire, plusieurs fois, les expressions consolantes qu'elles renfermaient. Ce portrait qu'il avait adroitement dérobé pendant son séjour à la campagne de madame Dorsange, et qui avait déterminé son premier aveu, ce précieux portrait ne l'avait pas quitté; et à chaque instant, lorsqu'il était prisonnier, cette image chérie, qu'il portait sur son cœur, avait été arrosée de ses larmes et couverte

d'un millier de baisers. Il faut peu de chose à un amant délicat pour l'aider à se consoler de ses afflictions lorsqu'elles ne sont pas augmentées par l'indifférence de celle qu'il aime; et si le malheur eût voulu que Jules ne fut pas payé du plus tendre retour, ni les conseils de l'amitié, ni l'espoir d'être avoué par sa famille, n'auraient pû s'opposer à ce qu'il succombat sous le poids de ses maux. Oui, l'on en conviendra, les premières impressions que nous recevons en naissant s'effacent difficilement. Comment faire oublier à ce jeune homme, doué d'une excessive sensibilité, que sa mère s'était refusée à ses premiers embrassemens et que des étrangers étaient venus lui tenir lieu de ce qui, en tout temps, attache l'homme à la vie?....Nous ne croyons pas que le stoïcisme d'aucun de nos

semblables pût le porter à renoncer tranquillement à ce charme de la nature; aux soins si doux qu'un père et une mère prodiguent à leur jeune enfant.

Plein des pensées consolantes que venait de répandre sur lui l'attachement sincère de son vénérable ami, et convaincu que le passé et la nouvelle position qu'il allait devoir à une conduite exempte de reproches, le mettaient dans le cas de réclamer l'effet d'une promesse de laquelle dépendait son bonheur, Jules s'achemina vers la demeure de madame Dorsange qui habitait le faubourg Saint-Germain. Lorsqu'il se présenta chez le concierge et demanda à voir ces dames, il fut extrêmement surpris d'apprendre que, depuis trois jours, elles avaient quitté Paris et s'étaient rendues en

Piémont où des affaires de la plus haute importance avaient nécessité leur présence. Ce fut un contre-temps fâcheux pour notre héros; et il était si loin de l'avoir prévu, qu'il en resta tout stupéfait. Le concierge et sa femme continuaient à parler; ils faisaient, l'un et l'autre, un pompeux éloge de ces dames que Jules n'écoutait pas, ou que du moins il ne comprenait pas, tant il était préoccupé, lorsqu'au milieu de cette volubilité de langue, les mots lettre laissée furent prononcés, et le tirèrent enfin de sa rêverie pour demander si ce n'était pas pour lui.

—Nous devons le croire, répondit le concierge, d'après le portrait que ces dames, et surtout madame Dermont, nous ont fait de votre personne. N'êtes-vous pas Monsieur....

—Jules Dircht, répondit avec

précipitation notre bouillant jeune homme tant il avait hâte de recevoir la lettre en question.

— C'est celà même, dit la femme du concierge en courant la chercher et en la lui remettant avec un air tout mielleux. Elle continuait encore à parler après les remercîmens que lui avait adressés Jules, et qu'il avait eu soin d'accompagner d'une pièce blanche, que notre impatient jeune homme était fort loin de la maison. Comme le jardin du Luxembourg n'était pas très-éloigné, il s'y rendit pour prendre connaissance de cette lettre dont l'écriture était de madame Dermont et qu'il brûlait de lire, tout en redoutant cependant de la décacheter.

On sait que le jardin du Luxembourg est généralement assez désert et que, si on excepte quelques vieux

rentiers se promenant çà et là, ou réunis sur l'un des bancs pour s'occuper de la politique, dont ils parlent à tort et à travers, il est assez difficile d'y rencontrer quelqu'un. Nous ne parlons pas de ces jeunes étudians, plus occupés de leur thèse que de ce qui se passe autour d'eux, non plus que de ces bonnes, riant à gorge déployée de quelques vieux invalides cherchant à leur plaire en jouant avec les enfans qu'elles accompagnent. La présence de ces divers habitués du plus beau jardin de la capitale ne s'oppose pas à ce que cette promenade ne devienne le rendez-vous mystérieux des maris avec leurs maîtresses, des épouses avec leurs amans et celui des jeunes personnes des deux sexes. La promenade y est vaste et les différentes grilles par lesquelles on entre

dans ce jardin, donnent la facilité aux promeneurs de se répandre dans la campagne, qui n'en est pas éloignée. Si le triste écho du Luxembourg était moins discret, que de choses, hélas ! il nous redirait !....

Il ne fut donc pas très-difficile à Jules, en entrant dans le Luxembourg, de s'isoler entièrement pour s'y livrer à la lecture d'une lettre qui lui faisait éprouver, d'avance, une sensation dont il ne pouvait se rendre compte. Etait-ce peine ou plaisir? il l'ignorait; mais il avait le plus grand besoin de sortir de cette cruelle alternative. Enfin le fatal cachet fut rompu et ce fut en tremblant qu'il lut ce qui suit :

Paris, le 16 décembre 1815.

» Je n'ai que quelques instans à
» vous consacrer, mon ami, et je

» ne sais réellement pas comment je » dois m'y prendre pour vous an- » noncer les motifs de notre départ; » cependant, je le dois à mon atta- » chement pour vous comme à la » noblesse de vos sentimens.

» Madame Dorsange, vous le sa- » vez, est issue d'une noble famille, » et la fortune qu'elle possède, ajou- » tant un nouvel éclat au prestige de » la naissance, la mit dans le cas » de voir la haute société. Vous » n'ignorez pas non plus quels liens, » quelles obligations m'attachent à » elle. J'ai retrouvé, dans les bontés » de ma tante, un père, une mère » et une amie....

» En l'accompagnant dans le mon- » de je m'y trouvais isolée...., et ces » réunions brillantes, où tout n'est » qu'illusion, étaient bien éloignées

» d'avoir pour moi une partie des » charmes qu'avaient celles où nous « nous étions trouvés ensemble. Ce » fut dans les différentes maisons » que nous avions l'habitude de fré- » quenter que nous rencontrâmes le » respectable M. Berton, votre ins- » tituteur, et ma tante apprit de lui » votre position. Tout en rendant à » vos vertus et à votre rare mérite, » la justice qui leur est due, mada- » me Dorsauge qui, malgré ses qua- » lités personnelles, n'est pas exempte » de faiblesses et qui tient à de cer- » tains préjugés, n'en persiste pas » moins à refuser son consentement » à mon hymen avec un homme qui » ne connaît point sa famille, ou qui » n'en est point hautement avoué. » Prévenu de votre prochain retour » à Paris, et craignant que cette

» proximité ne fut nuisible à ses pro-
» jets sur moi, elle me conduit en
» Piémont où des affaires d'intérêt
» réclament sa présence, et s'imagine,
» mais à tort, que j'oublierai mon
» amour pour vous. La chose, vous
» le savez, est impossible.

» Ma position est précaire. J'ai be-
» soin de me conserver l'amitié de
» celle qui me tient lieu de famille...
» Non plus que moi vous n'avez de
» fortune, et la nouvelle situation
» dans laquelle vous vous trouvez
» placé est loin d'offrir à ma tante
» les garanties qu'elle semble vouloir
» exiger d'un homme qu'elle estime,
» sans doute, mais dont les brillantes
» qualités ne lui paraissent pas sus-
» ceptibles de faire oublier qu'il ne
» possède pas un nom,... et c'est à
» ces vains préjugés qu'inspirent la

» naissance qu'elle voudrait nous sa-
» crifier !!!.... Il n'en sera rien,
» Jules, je vous le promets.... Je l'ai
» suivie dans l'exil qu'elle m'impose ;
» mais je suis plus que jamais dispo-
» sée à me refuser à tout engagement
» qui serait contraire à mon hymen
» avec vous. Je redoublerai de soins
» et d'efforts auprès de madame Dor-
» sange, et je ne désespère pas de la
» ramener enfin à des sentimens di-
» gnes d'elle et de nous.

» Croyez, mon ami, que je hâterai,
» autant que cela dépendra de moi,
» un retour après lequel je soupire,
» et qui, dans aucun cas, ne saurait
» être très-long. De votre côté, pres-
» sez M. Berton d'engager votre fa-
» mille à vous reconnaître, afin que
» nous n'éprouvions plus d'obstacles
» à ce qui doit combler notre félicité.

» Vous recevrez mes lettres par
» l'intermédiaire de la personne qui
» vous a remis celle-ci. »

Votre affectionnée amie,

V° DERMONT.

La lecture de cette lettre fut pour notre héros un coup accablant. Il la tenait dans ses mains, la fixait et restait immobile à sa place comme s'il eût été pétrifié. Les réflexions les plus pénibles vinrent en foule l'assaillir. Il fit encore quelques tours dans le jardin sans pouvoir fixer ses idées; il en sortit enfin pour se rendre chez lui.

M. Berton n'était pas rentré lorsqu'il arriva à son logement, et s'il l'avait rencontré, il n'eût pas hésité à lui faire connaître le nouveau mal-

heur dont il était menacé. Il s'assit à côté d'une table, et parcourut ce fatal écrit, qui renfermait les nouvelles assurances de l'amour de madame Dermont; mais qui lui apprenait aussi que celle de laquelle elle dépendait ne consentirait jamais à leur hymen, du moins tant qu'il n'aurait pas un nom honorable.

Il est difficile à l'être le moins envieux de voir, sans un retour pénible sur lui-même, la prévoyance tendre ou vaniteuse, avec laquelle tant de pères préparent l'avenir de leurs enfans, les soins qu'une mère se donne pour embellir la jeunesse de ceux auxquels elle donna le jour, pour écarter de leur vie, qui commence, tous les nuages qui peuvent la menacer. Sans être exigeant, il est difficile de se sentir étranger au mi-

lieu de toutes les classes de la société, sans qu'il échappe un soupir, non d'envie, mais de regret.

Les parens contractent à l'égard de leurs enfans des obligations dont ils ne peuvent se dispenser sans crime; mais les enfans ont à remplir envers leurs parens des devoirs qu'ils ne peuvent méconnaître sans déshonorer leur caractère. Sera-t-il absous par la justice divine, par sa conscience, par l'opinion publique, cet homme corrompu par la société qui, oubliant son mandat et ses devoirs, n'anime une nouvelle créature que pour l'abandonner? Plaignez ce bâtard qui demande un nom; à qui s'adressera-t-il?.... L'intérêt, l'égoïsme ont endurci les ames.... Plaignez-le, lors même qu'il serait riche, car on doit plaindre l'orphelin qui, jeté dans la vie sans avoir reposé

sa tête sur le sein d'une mère, n'a pas connu la plus douce des jouissances.

La volonté n'est pas une puissance, il s'en faut; car les projets d'un être isolé sont non-seulement indépendans des circonstances, mais encore des hommes.

Au reste, s'écria Jules, que m'importe le monde? Je n'appartiens à aucune classe, je ne peux soulager aucuns maux, je ne puis faire aucun bien; enfin, que m'importe le monde à moi, qui suis étranger à tous, dont la mort n'excitera nul regret, ne coûtera aucune larme. Et que suis-je?.... Innocent de ma naissance, sans patrimoine et sans nom, je n'ai reçu de la nature qu'un seul droit, celui de me donner la mort, et on me le conteste encore!... La mort, avec son cortège de croyan-

ces, de dogmes et de doutes, n'est-est-elle pas assez terrible? Faut-il, pour effrayer ma conscience, y ajouter encore la pensée d'un crime?

Après avoir prononcé ces paroles, dans une situation qu'il croit désespérée, Jules parcourt sa chambre à grands pas. Ses yeux se portent involontairement sur une paire de pistolets qui se trouvent sur sa cheminée. Il s'en approche..... en examine l'amorce, et, accablé de sa nullité, il songe à mettre un frein à ses jours. Né sans famille, sans fortune, doué d'un cœur sensible, et ne pouvant, à cause de sa position, obtenir pour compagne celle qu'il aime, il se détermine à mettre un terme à son existence.... à faire cesser tous ses maux.... Il saisit l'arme fatale, et, après en avoir tendu le ressort, il l'appliquait sur son front, lorsqu'une main robuste

s'en empara et l'empêcha d'exécuter son funeste dessein. Jules se retourna pour connaître celui qui venait ainsi contrarier son projet, et le rappeler à une existence qui lui était à charge..... C'était M. Berton. Il se précipita dans ses bras, confus et en proie au plus violent désespoir.

Le respectable vieillard, avec le ton persuasif d'une bien sincère amitié, chercha à faire envisager à son élève l'étendue de ses devoirs. Il savait que ce n'était pas en heurtant le caractère bouillant de son jeune et malheureux ami qu'il pouvait le ramener à une état plus calme; aussi n'employa-t-il, pour y parvenir, que les consolations et les conseils que lui inspira son attachement pour lui. Jules lui fit connaître son amour pour madame Dermont, les espérances qu'il avait nourries pendant long-

temps d'unir son sort au sien et enfin la fatale nouvelle qui semblait les lui ôter pour toujours.

En épanchant ainsi dans le sein de son respectable mentor les chagrins qui l'accablaient, Jules soulagea une partie de ses maux et considéra l'avenir avec moins d'effroi. M. Berton lui fit connaître que ce qu'il croyait lui apprendre n'était plus un mystère pour lui depuis long-temps; que ses lettres, sans qu'il s'en doutat, avaient trahi une partie de son secret par l'espèce d'enthousiasme avec lequel il parlait de cette dame et de sa tante.

» Depuis long-temps, lui dit M. Berton, je suis instruit de votre amour pour madame Dermont, et je sais aussi que vous êtes payé, par elle, du plus tendre retour; mais que madame Dorsange met

certaines conditions à ce mariage. Loin de blâmer votre inclination pour une femme dont je connais le mérite, je l'approuve fortement ; et, malgré la lettre que vous venez de recevoir, je ne pense pas que la chose soit tout-à-fait désespérée. Cependant, il faut que vous redoubliez d'efforts pour écarter les nouveaux obstacles qui pourraient s'opposer à votre bonheur ; de mon côté, je vous promets de faire tout mon possible pour aplanir les difficultés. »

Connaissant parfaitement le rigorisme de son précepteur, Jules s'attendait à quelque morale : il fut surpris de le trouver instruit d'un secret qu'il croyait lui apprendre et disposé à le seconder dans son amour. Ce que lui dit ce vénérable ami, dans cette circonstance, fut une nouvelle preuve de cette tendre sollicitude

dont il avait été continuellement l'objet. M. Berton rendant justice à la délicatesse de ses sentimens et à la sagacité de son choix, l'en complimenta bien sincèrement et l'assura qu'il n'y aurait plus d'obstacle à son bonheur du moment où madame Dorsange le verait elle-même les les difficultés qu'elle y mettait; ce qu'elle ne pouvait tarder de faire; que quant à ses parens, il était certain que cet hymen, qui n'avait rien que de très-honorable en lui-même, serait pour eux un nouveau motif pour les déterminer à le reconnaître.

» Vous pouvez donc être parfaitement tranquille à cet égard, ajouta M. Berton, et je me charge de cette partie de votre affaire. Mais, pour ne pas donner matière à la plus petite observation de la part de madame Dorsange, il faut aller occuper

votre nouveau poste. Ce n'est pas seulement une place que vous aurez ; mais ce sera un emploi honorable et utile. Un jeune militaire qui revient des armées et qui a contracté, dans les camps, l'habitude d'une vie oisive, doit, en rentrant dans ses foyers, renoncer à un genre de vie qui peut avoir les plus graves inconvéniens. La franchise qui caractérise si bien les militaires n'est pas la qualité par laquelle nous cherchons le plus à nous distinguer dans un monde, où tout nous fait un devoir de nous observer réciproquement et de régler notre langage sur celui des autres. Je sais qu'il peut paraître étrange à un jeune homme de s'entendre recommander en quelque sorte la dissimulation, surtout par celui qui jouit à ses yeux de quelque considération ; mais, mon ami, si, avant votre dé-

part pour l'armée, je vous recommandai la plus grande discrétion, songez combien, dans cet instant, je dois insister sur une chose si essentielle puisque c'est d'elle que dépend votre fortune. Je sens, comme vous, tout ce qu'il y a de révoltant dans une conduite qui ne cadre pas parfaitement avec notre façon de penser et combien il en coûte pour ne pas dire à un sot personnage qu'il a peu d'esprit; à un faux dévôt qu'il est un hypocrite; à un vil courtisan qu'il est un adulateur; et, enfin, à une infinité d'êtres qui nous obsèdent dans le monde, l'expression bien sincère de l'ennui qu'ils nous inspirent. Il est des bornes à toute vérité, et pour ne pas exprimer certaines pensées, ne croyez pas que le mal soit si grand qu'il vous le paraît. De cette dissimulation naît la politesse et vous sa-

vez comme moi que, sans elle, nous ne serions pas supportables dans la société. Songez que la vie civile que vous allez commencer à parcourir, vous offre mille écueils pour un abri, et que si vous ne profitez pas promptement de la planche de salut qui s'offre à vous, c'en est fait de votre personne et de vos espérances. Le précipice au bord duquel nous marchons continuellement dans le monde nous reçoit bientôt dans ses abîmes à la moindre déviation de la route qui est tracée devant nous, et une fois plongés dans le gouffre, les souffrances, la haine ou le châtiment des hommes nous y retiennent, et, enfin la mort vient nous y saisir. Vous sentirez facilement la nécessité de faire usage de mes conseils à mesure que vous avancerez dans ee monde dangereux et perfide; et si je cherche à vous

prémunir contre les premières épreuves auxquelles sont assujetis tous les hommes indistinctement, c'est que je connais la susceptibilité de votre caractère, lequel, étant plus irritable que celui de tout autre, me fait craindre que la moindre contrariété ne devienne pour vous l'abîme que je viens de vous signaler.

» Le mérite du siècle consiste à discerner les faiblesses d'autrui, et quand on a été assez heureux pour y parvenir, on n'en a pas moins de mérite en ne les prônant pas. Il faut en faire son profit, et pour cela suivre exactement cette morale d'un de nos fabulistes célèbres, qui dit que :

« .... Tout flatteur
» Vit aux dépens de celui qui l'écoute. »

« Oui, s'écria Jules dans un noble enthousiasme, je reconnais la sa-

gesse de vos conseils, et je saurai m'y conformer. Si j'ai faibli un instant, ma conduite future vous fera, je l'espère, oublier cette faute, et je vous promets de ne plus démériter de votre tendre sollicitude. » Et pressant ensuite contre ses lèvres les caractères tracés par son amante, il ajouta : « Je ne serai pas en reste vis-à-vis d'une femme qui se montre si généreuse envers moi, et qui, en daignant m'aimer, me réconcilie avec moi-même, je puis même dire avec l'espèce humaine; car jusqu'au moment où je la vis pour la première fois, et depuis cette époque, je n'ai trouvé que dans votre personne, mon respectable ami, et dans la sienne, un cœur véritablement droit et qui me portât un sincère intérêt. Chez les hommes j'ai rencontré beaucoup d'égoïsme, beaucoup

de dispositions à nuire à leurs semblables ; et si quelques-uns m'ont témoigné de la bienveillance, le motif qui déterminait leur conduite était tellement contraire à la loyauté qui caractérise si bien un cœur généreux et compatissant, que cette bienveillance n'a pu m'en imposer non plus qu'aux autres. Moins malheureux auprès des femmes, elles m'ont aidé à supporter mes infortunes; et si j'ai remarqué chez elles quelque penchant à la légèreté ou à la coquetterie, ces mouvemens étaient déterminés encore par l'inconstance des hommes et par leur révoltante tyrannie envers ce sexe enchanteur, que nous outrageons sans cesse, et qui ne s'en montre pas moins disposé à nous pardonner nos injures et même à les oublier. Si, comme la plupart des hommes, je

fus entraîné dans quelques aventures galantes, jamais mon cœur ne fut pour rien dans cette effervescence du moment. Le plaisir des sens se fit sentir en moi; mais mon âme, mes pensées toutes entières restèrent consacrées à celle dont mon cœur avait fait choix. »

Quoiqu'en puissent dire nos lecteurs, la conduite de Jules nous semble exempte de reproches, et bien peu de ceux qui parcoureront cet ouvrage se sentiront capables d'une philosophie comparable à la sienne. Il est possible, cependant, que quelques personnes, après avoir pris connaissance de la position de notre personnage, ne la trouvent pas aussi critique que nous cherchons à le faire paraître; plusieurs s'écrieront peut-être : Eh! en quoi la situation de votre héros est-elle donc tant à

plaindre....? N'a-t-il pas eu toujours une honnête aisance, et n'espère-t-il pas avoir de la fortune....? Ne finira-t-il pas enfin par épouser un jour cette madame Dermont, qu'il aime, et qui le paie du plus tendre retour....? Halte-là, lecteur d'une tolérance extrême, arrêtez vos froids calculs et raisonnez en homme délicat. Si, méconnaissant entièrement les sentimens de la nature, vous faites consister le bonheur de la vie dans l'existence purement animale, nous nous abstiendrons de vous convaincre de la réalité des malheurs de Jules; mais si votre mère elle-même prit soin de votre enfance, si sa tendre sollicitude, en la préservant des dangers auxquels elle était exposée, a fait, depuis, palpiter votre cœur d'un sentiment de reconnaissance; si forcé, par une circonstance

quelconque, de vous séparer pour quelque temps de celle qui vous donna le jour, votre âme s'est vivement émue en la revoyant, il est inutile alors de vous exprimer combien il est cruel de ne pas avoir éprouvé ces douces sensations. Un père, une mère, sont des présens du ciel qu'on ne remplace jamais quand on les a perdu; et si on n'a pas connu le bonheur de les posséder, l'être purement animal peut seul se familiariser avec cette privation. L'homme qui est doué de quelque instruction ne contestera jamais qu'à ce lien de la nature se rattache notre avenir, notre véritable félicité dans ce monde.

CHAPITRE XVI.

Histoire d'un parvenu.

Lorsque, dix ans plus tôt, M. Berton donnait à son élève les conseils que lui dictait la sagesse, celui-ci les considérait comme étant un effet de l'âge, qui donne à la vieillesse un caractère grondeur et lui fait blâmer les opinions d'un siècle qui n'est pas le sien. Les épreuves par lesquelles il était passé depuis cette époque, avaient bien changé sa manière de voir, et l'idole qu'il encensait à l'âge de dix-huit ans n'était plus celle à laquelle il sacrifiait à vingt-six. Les observations de ce respectable ami

étaient trop justes et sa morale trop en harmonie avec les idées du moment, pour qu'il répugnât le moins du monde à Jules de s'y conformer. Il aurait préféré, sans doute, que la loyauté présidât à toutes les actions des hommes; que l'urbanité et la noble franchise qui distinguent si éminemment le galant homme, fussent les principes de la conduite de tous; mais la chose avait été rendue impossible, et la duplicité avait remplacé la bonne foi. Il fallait se résoudre à marcher avec le siècle ou bien s'isoler entièrement de la société. Le philosophe, le sage supportent sans murmurer certaines avanies parce qu'ils sont convaincus qu'il est impossible d'en éviter l'éclat autrement que par le silence.

De très-bonne heure, le lendemain matin, M. Berton et son jeune

ami se rendirent chez le banquier où Jules devait remplir l'emploi le plus important. « Les hommes qui s'occupent de finances sont toujours matineux, dit le vénérable précepteur, et si nous arrivions trop tard, nous trouverions notre Crésus au milieu de ses courtiers et dans l'impossibilité de nous accorder le plus petit moment. » Une émotion dont Jules ne pouvait se rendre compte vint l'agiter au moment de partir. Comme la plupart des hommes timides, il se méfiait de ses moyens. Que de jeunes gens, dans ce monde, sont loin de ressembler à notre héros!... Pour eux tout est facile; ils ne doutent de rien et considèrent leur nullité comme un talent....

Une des plus belles maisons de la capitale était la demeure du banquier; la grande quantité de salles

et de bureaux richement décorés qu'il fallut traverser, et le nombreux personnel qui y circulait ou y travaillait, donnèrent à l'ex-officier une très-haute idée du maître. Au bout de la longue enfilade de pièces qu'ils avaient parcourues, ils se trouvèrent dans une moins grande que les autres. Auprès d'une table, sur laquelle se trouvaient quelques cartons et des papiers, était assis un jeune homme d'environ dix-huit ans. Il paraissait tellement occupé qu'il ne se retourna pas lorsque M. Berton et Jules entrèrent; et lorsque le premier lui demanda si M. de Campan était visible. Ce vénérable vieillard fut même obligé de répéter, jusqu'à trois fois, la question avant d'obtenir un signe qui prouvât qu'elle avait été entendue. Enfin le préoccupé personnage, sans daigner

regarder ceux qui se trouvaient auprès de lui, entre dans une pièce voisine par une petite porte qu'ils n'avaient point aperçue, et, bientôt après, ils reçurent, par l'intermédiaire du même jeune homme, l'autorisation d'y pénétrer.

Il serait difficile de pouvoir exprimer ce que ressentit Jules en entrant dans une salle d'environ vingt pieds carrés, dont six chaises et une table en noyer étaient le seul ornement. Une cheminée en marbre gris, au-dessus de laquelle se trouvait une glace d'environ trente pouces de long sur autant de large, et une caraffe pleine d'eau, contrastaient singulièrement avec la richesse et le luxe des bureaux où les vases de porcelaine et les plus beaux cristaux se trouvaient pour ainsi dire entassés. Si l'effet du premier coup-d'œil

avait suffi pour occasionner l'étonnement de Jules, combien ne se trouva-t-il pas augmenté lorsque, dans la personne du banquier, il vit l'homme le plus simple comme le plus poli. Il vint lui-même au-devant du vieillard et de l'ex-officier, serra affectueusement la main de M. Berton, et lui dit d'un air riant : « Je vois, Monsieur, que vous êtes de parole, et j'en suis d'autant plus charmé que j'ai le plus grand besoin de votre protégé. D'après le bien que vous m'en avez dit, je le retiens auprès de moi : et si, comme j'ai lieu de le croire, il justifie ma prédilection, nous n'aurons pas à nous repentir l'un de l'autre. Vous voyez, dit-il à Jules, que je suis franc comme un militaire : car j'aime beaucoup à ressembler à ces braves gens qui ont dignement servi leur patrie,

et qui méritent l'estime des gens de bien. Je n'emploierai donc pas vis-à-vis de vous des détours superflus, je vous dirai franchement mon histoire, dont, jusqu'à un certain point cependant, je ne fais mystère à personne, et que j'ai besoin de vous faire connaître, à l'un comme à l'autre, en raison des services que vous allez être appelé, M. Jules, à me rendre.

» Je suis né à Campan, petit village du département de l'Ariège, qui donne son nom à une vallée que les étrangers ne dédaignent pas de visiter, et dans laquelle on fait d'excellent beurre. La rivière qui donne son nom à ce département, n'est réellement, là, qu'un ruisseau assez rapide, dans lequel on pêche des truites que les voyageurs trouvent fort bonnes, et que les habitans leur

vendent le plus cher qu'ils peuvent. Je ne vous dirai pas qu'un sang illustre coule dans mes veines; il ne dépendrait que de moi de me faire descendre d'une longue suite d'aïeux, et si la chose devait augmenter mon faible mérite, je ne manquerais pas de le dire mais je suis au-dessus de ces niaiseries là; d'ailleurs j'aime, par goût, l'originalité, et tout en moi se ressent de cette faiblesse. Je ne connais pas mes parens. Abandonné en naissant dans une hospice d'enfans trouvés, je puis être le fruit de l'amour clandestin d'un grand seigneur avec l'une de nos jolies villageoises, comme celui de deux malheureux. Dans l'un ou l'autre cas je ne suis toujours qu'un bâtard.

» Je m'aperçois de l'impression que fait sur vous un pareil aveu;

mais il est dû à la vérité et je ne dois ni ne veux avoir d'arrière pensé pour ceux qui, comme vous, méritent mon entière confiance. Je paraissais doué de quelque don particulier de la nature puisque je fus tiré du milieu de cette foule de petits malheureux, par un aubergiste des environs, dont la maison, assez bien fréquentée, avait besoin d'un aide de cuisine. Non-seulement je partageai, les occupations du cuisinier, mais ju fus encore employé à d'autres travaux que mon jeune âge et mes forces me permettaient de faire.

» Il est inutile, je crois, de vous rapporter ce qui m'arriva dans les premières années que je passai dans la maison en question, je me contenterai de vous dire que plus je grandissais, plus je m'efforçais de me

rendre utile. Enfin j'étais parvenu à me faire chérir de mon maître et des voyageurs. Comme je servais souvent de guide à ces derniers dans nos montagnes, où je faillis plusieurs fois perdre la vie, je recevais de bonnes étrennes pour mes services et mes prévenances. J'avais été tellement économe que, quand mon patron vint à mourir, je me trouvais possesseur d'une somme de deux cents francs et, dans ma position, je la considérais comme un trésor. Le malheureux événement qui avait privé la maison de son chef, et moi de mon bienfaiteur, m'affecta vivement: je versai des larmes; mais elles devaient avoir un terme et il me fallait songer à mon avenir. L'auberge fut vendue; et me trouvant seul dans le monde, j'offris à l'une des servantes qui, comme moi, quittait la

maison, et qui, possédant quelques économies ne savait trop comment les employer, je lui offris, dis-je, de lier mon sort avec le sien en l'épousant. Cette fille était bien constituée, elle était sage, économe, ma proposition lui plût et nous nous mariâmes.

» Peu de jours après notre hymen, et pendant que nous nous occupions de notre avenir, il passa dans le lieu que nous habitions un étranger de distinction qui conduisait sa mère aux eaux de Bagnères. Cette dame avait perdu, en route, sa femme de compagnie et avait le plus grand besoin, vu son état valétudinaire, de la remplacer. Sur le bien qu'on lui dit de nous et sur notre désir de nous placer, nous fûmes l'un et l'autre retenus à son service. Après la saison des eaux, qui firent le plus grand bien à cette respectable dame, elle

revint habiter une terre qu'elle possédait aux environs de Paris et nous emmena avec elle. Ce fut seulement en arrivant dans ce château que je fus installé dans les fonctions pour lesquelles j'étais destiné; elles consistaient à surveiller les travaux agricoles, et, surtout, à utiliser les différentes parties de terrains incultes. Je n'étais pas tout-à-fait étranger à l'agriculture, parce que dans nos pays tous les hommes s'en occupent, et mon intelligence, comme mon désir de bien faire, me mirent dans le cas de captiver les suffrages de mes maitres.

» Je devins une espèce d'homme d'affaires, et, cependant, l'objet essentiel me manquait. Je ne savais ni lire ni écrire; mais ma femme, plus heureuse que moi possédait ces deux talens. Elle tenait un journal très-exact

et faisait tous mes comptes; mais sentant combien il était nécessaire que j'apprisse à m'occuper de tout cela moi-même, je voulus que ma compagne me donnât des leçons: elle prit ce soin avec une telle ardeur, et je mis tant d'empressement à le mettre à profit, que nous consacrions souvent, l'un et l'autre, des nuits au travail. Enfin, nos efforts ne furent pas sans succès. Je ne tardai pas à pouvoir me rendre compte à moi-même de mes opérations, et mon écriture fut bientôt assez formée pour être lue par d'autres que par celui qui en avait tracé les caractères. J'avais acquis ces nouvelles connaissances dans le plus grand mystère; car, par un sentiment de honte assez naturel, je n'avais jamais voulu faire counaître mon ignorance, et j'avais été assez heu-

reux pour la cacher. Lorsqu'elle fut dégrossie, je pris un maître, qui, en m'aidant à rendre mon écriture plus correcte, me fit faire des progrès assez rapides dans la science du calcul.

« Ma femme devint enceinte et accoucha heureusement d'une fille. Sa maîtresse lui permit de la soigner elle-même, et elle l'éleva d'une manière tellement satisfaisante, qu'elle grandit en santé et en beauté. Comme nous avions de bons gages, et que nous ne faisions aucune espèce de dépense, nous placions nos fonds au fur et à mesure que nous les recevions, et en laissant le capital s'accroître de tout le revenu, nous étions devenus possesseurs d'un assez joli petit avoir. Nous eûmes soin de donner à notre enfant des professeurs qui lui apprirent ce que notre pro-

pre instruction ne nous permettait pas de lui montrer, et notre maîtresse daigna elle-même pourvoir à une partie de ces dépenses.

» Nous étions heureux et croyions l'être toujours ; mais comme rien n'est stable ici-bas, notre félicité fut troublée par la mort de notre bonne et vertueuse maîtresse. Ma femme, qui l'avait soignée durant sa longue maladie, et qui avait continuellement veillé auprès d'elle, se trouva exténuée de fatigues lors du décès de celle que tous ses efforts n'avaient pu conserver à la vie, et, forcée de s'aliter à son tour, une maladie violente ne tarda pas à se développer en elle, et à la conduire au tombeau. Je perdis, avec celle qui m'était chère, une partie de la félicité que je goûtais depuis quelques années. Ne voulant pas habiter les

mêmes lieux qui avaient été témoins de mon bonheur et de mes peines, je vins à Paris pour y faire donner à ma fille une bonne éducation et utiliser ma petite fortune.

» Les calculs de banque étaient à l'ordre du jour. Je m'y livrai d'abord en tremblant; mais comme mes premiers essais furent heureux, je ne tardai pas à m'enhardir. Le respectable fils de ma maîtresse qui, en héritant de l'immense fortune de sa mère, avait aussi hérité de ses vertus et de sa bienveillance pour moi, daigna plus d'une fois m'aider de sa bourse et de ses conseils. Je fus tellement heureux dans mes spéculations, que je devins dans peu de temps l'un des plus riches capitalistes de la ville.

» En changeant de fortune, je dus apporter quelques modifications

dans ma manière de vivre, et j'imitai en cela beaucoup de gens dont la richesse est sortie de la même source où j'ai puisé la mienne : mais je n'oubliai pas mon premier état, comme ces gens-là le font ordinairement ; je voulus seulement le faire perdre de vue aux hommes qui croient que sans une illustre origine on ne peut posséder ni talens ni vertus. J'ajoutai à mon nom de Pierre celui du village où je suis né, appelé Campans, comme tant d'autres font suivre pompeusement leur nom de celui de la ville ou du département qui les ont vu naître. J'achetai ensuite l'hôtel que j'habite ; je le fis meubler somptueusement, parce qu'il faut en imposer au vulgaire, ce qu'il est facile de faire lorsque, comme moi, l'on possède beaucoup d'or.

» En ordonnant le plus grand



luxe dans les décors et l'ameublement de l'hôtel, et dans l'habillement des gens qui me servaient, je prescrivis la plus grande simplicité dans tout ce qui se rapporterait à mon usage particulier. Il y avait de l'originalité dans une pareille conduite de ma part; mais elle me plaisait, et ressemblait beaucoup à ce qu'on m'avait dit des personnages célèbres dont je ne connaissais pas l'histoire, et que cependant je voulais imiter. Je mis ma fille dans un couvent, et ordonnai qu'on lui donnât toutes sortes de maîtres. J'avais à cœur de lui voir apprendre ce que j'ignorais, et ce qu'il me paraissait indispensable qu'elle sût, à raison de la fortune dont elle devait hériter un jour. Les choses ainsi arrangées, je me livrai entièrement aux spéculations financières, et toutes mes entreprises

réussirent au point que je fus en peu de temps embarrassé de mes richesses.

» Jusqu'où ne va pas l'aveuglement des hommes et leurs plates adulations.... ! J'étais millionnaire, ils m'encensèrent comme une idole. Ma fortune fut érigée en vertu, et je fus même cité pour mon esprit, moi qui ne savais autre chose au monde que lire, écrire et compter. Mais je n'étais pas dupe de ces flatteries; le gros bon sens qui m'avait fait acquérir de l'or ne m'abandonnant pas, je les écoutais avec pitié, et m'amusais même de leurs maladresses. On me recherchait en tous lieux; mon suffrage ou mon avis était toujours jugé nécessaire, et je me vis même agrégé, pour ainsi dire malgré moi, à toutes les sociétés savantes ou philantropiques de la

France. Rien, je vous assure, n'est plus comique que cette foule de gens qui m'obsèdent toute la journée, et que ces prétendans à l'esprit auxquels je donne quelquefois à dîner, et qui sont bien loin de produire sur moi l'impression qu'ils cherchent vainement à me faire éprouver. Mais il faut vivre, dit-on, avec ses ennemis; je considère ces ennuyeux personnages comme des maux qu'il faut supporter, et qui entrent dans la compensation des plaisirs qu'en mon particulier je sais me procurer.

» On savait que j'avais une fille, et, comme vous devez le penser, une infinité de gens se mirent sur les rangs pour la demander en ma-
Je vis arriver chez moi une foule
riage. de prétendans; mais je n'en admis aucun à l'espoir de l'obtenir. Je songeais cependant, et

assez sérieusement, à cette affaire, lorsque j'eus occasion de remarquer un officier étranger issu d'une noble famille, et qui, ayant perdu sa fortune, se trouve être au service de la France. Il était, par sa position, le dernier qu'un autre à ma place aurait choisi, et cependant ce fut lui auquel j'accordai la préférence. Sa demande avait été faite avec un tel aplomb, avec une telle assurance, que je vis qu'il ne doutait pas de me voir accéder à ses désirs, et je m'y rendis en effet par pure bizarrerie. Le jugeant original, mais nullement capable de faire le malheur de mon enfant, je consentis à les unir et à les doter convenablement. Je compte donc, sous peu de jours, marier ma Clémence.

» En même temps que je vois se compliquer les affaires qui me sur-

viennent journellement, je sens aussi la nécessité d'avoir une personne auprès de moi sur laquelle je puisse compter, et qui, en justifiant mon aveugle confiance, me soulage d'une partie de mon fardeau. M. Berton, en me parlant de vous, M. Jules, m'a assuré que, sous tous les rapports, vous me conveniez; j'en accepte l'augure, parce qu'il me serait trop pénible de penser que j'aurais à me repentir de vous avoir chargé de quelques intérêts, auxquels vous-même ne resterez pas étranger, mon intention étant de vous faire participer à certains bénéfices. Je ne partage pas l'opinion du vulgaire qui accable de mépris les hommes qui n'ont point de fortune, et qui se prosternent devant ceux qui en sont abondamment pourvus. On peut être honnête dans toutes les

situations de la vie, même les plus humbles; et si j'estime la vertu jusque sous des haillons, je méprise le vice qui se cache sous de riches habits et même sous le manteau d'un duc et pair. Je suis un de ces exemples frappans qui servent à démontrer que l'homme sans parens, sans éducation, et né dans les dernières classes de la société, peut parvenir, sans s'écarter du chemin de la délicatesse et de la probité, à s'élever au faîte de la fortune. Je considère comme l'une des premières obligations de celui qui possède beaucoup d'or, d'être humain. Faire le bien par ostentation, me semble être la plus grossière injure faite à nos semblables. L'infortune, en confiant ses douleurs, a besoin d'une bienveillance toute particulière; et lorsque ce n'est qu'en tremblant

qu'elle sollicite quelque adoucissement à ses maux, le riche peut-il, de sang-froid, abuser d'un secret qui n'est pas le sien, ou l'accueillir avec dédain? Je sais qu'il est des hommes qui jouissent d'une réputation de bienfaisance achetée au mépris de la vérité, ou au prix de la honte de certaines gens : je les blâme, et fais en sorte de ne pas les imiter.

» Comment le public pourrait-il, par exemple, se méprendre sur ces articles de journaux, dans lesquels en citant une belle action, on croit la relever encore en disant que son auteur, que l'on ne désigne que par l'initiale de son nom, en ayant soin toutefois d'indiquer sa demeure et sa profession, a voulu garder l'anonyme. On ne nomme pas l'individu, mais on sait bien que les autres

renseignemens le feront reconnaître; et cependant certains hommes sont assez méprisables pour souffrir de semblables flagorneries...! Celui qui est assez heureux pour avoir la possibilité de répandre des bienfaits, doit le faire pour la satisfaction personnelle qu'il en retire, et ne pas se montrer bon pour que les autres prônent sa bienfaisance. Pourquoi ne pas accueillir l'infortune avec cette considération qu'elle mérite, lorsque surtout elle ne provient pas d'inconduite de la part de ceux qui l'éprouvent? et quand même ce motif là l'aurait déterminée, ne doit-on pas excuser un peu son prochain?

En général, et je le vois avec peine, l'homme puissant et celui qui possède des richesses, se montrent durs envers ceux de leurs semblables que le malheur poursuit, et qui

attendent d'eux quelque grâce. Cette conduite est tellement en opposition avec la civilisation de notre siècle et les lois de l'humanité, qu'elle me met hors de moi. Si l'infortuné, repoussé par celui dans lequel il avait peut-être placé sa dernière espérance, allait, emporté par son désespoir, faire une victime de cet être insensible? car quels liens, désormais, pourront retenir dans les bornes du devoir le malheureux qui ne voit plus de salut pour lui que dans une prompte mort? Si l'homme opulent n'était pas aveuglé sur sa véritable position, cette crainte seule d'être victime de son égoïsme devrait le rendre aux sentimens de la nature. Il est heureux pour les premières classes de la société qu'il y ait plus de mœurs encore, et par conséquent plus de vertus, chez les gens du peuple que

parmi elles : si ces ames vraiment honnêtes n'étaient ainsi retenues par l'un de ses sentimens qui leur dit de respecter un bien qui ne lui appartiennent pas, où en serait-on?

« J'abandonne à certains égoïstes du jour et aux méditations de quelques inutilités de la haute classe de la société, la solution de cette grande question. Elle se rattache trop éminemment à leurs intérêts les plus chers pour que nous ne les voyons pas sortir un jour de leur apathie et s'occuper, autrement que par de belles phrases, des moyens de soulager l'infortune et de protéger la classe ouvrière. La société entière doit participer au bienfait de la propagation des lumières, et c'est une sottise plutôt qu'une erreur, de croire l'ignorance nécessaire. Il est démontré, et cela d'une manière bien évidente,

que plus le peuple est ignorant et plus grands sont les excès auxquels il peut se livrer, parce qu'il n'est retenu alors par aucun frein. La révolution a fait faire chez nous des pas de géant à l'intelligence, et vouloir faire rentrer dans son ignorance une nation qui a acquis des lumières au prix d'un torrent de son sang, est un effort au-dessus de toute puissance humaine.

» Vous allez, sans doute, me dire que vous êtes surpris qu'avec une fortune comme la mienne, et des vues semblables, je n'aie pas été envoyé à la Chambre. Plusieurs personnes m'en ont parlé; mais j'ai pensé que pour aller défendre les droits de mes commettans, il fallait posséder beaucoup plus d'instruction que je n'en ai, qu'il ne suffisait pas d'avoir de bonnes intentions, et qu'il fal-

lait les appuyer par une infinité de raisonnemens que je n'ai pas le talent des avoir développer. A mes yeux ce n'est pas le tout que d'avoir de bonnes et sages intentions, il s'agit de les faire triompher, et pour y parvenir, surtout dans le siècle où nous sommes, il faut de grands talens. Je reconnais mon insuffisance, et c'est là que se trouve ma sagesse. Voudriez-vous, par exemple, que, mettant à profit le talent d'un autre, j'aille débiter comme un perroquet, un discours où seraient énoncées des vues très-élevées, qui non-seulement ne seraient pas les miennes, mais qu'il me serait encore de toute impossibilité de pouvoir soutenir dans un comité? Cela n'est pas dans mon gros bon sens. En arrivant au Corps-Législatif, je serais obligé d'y prendre une couleur quelconque;

entraîné par le torrent, j'irais, sans doute, y faire de l'opposition, parce que c'est la mode et qu'on la suit en politique comme en fait de toilette; mais ne serait-ce pas ridicule de ma part de proposer des réformes en public lorsque ma nullité, en particulier, ne me permettrait pas d'indiquer comment on pourrait les effectuer sans inconvénient. Je laisse donc aux gens à talens le soin d'éclairer la marche du gouvernement, et me renferme dans mon écorce, quelque grossière qu'elle paraisse.

» Je vais, autant que cela m'est possible, au secours de l'infortune, et, en la soulageant, je défends qu'aucune marque de reconnaissance ne vienne atténuer le prix de mes bienfaits. Si je suis assez heureux pour faire le bien ou pour l'inspirer aux autres; par ma conduite, ma satis-

faction est complète. Tel est le plan que je me suis fait et que je suis invariablement. Je termine en vous disant que, d'après ma manière de voir, il est plus honorable d'acquérir par soi-même une fortune et un rang dans le monde que de devoir ce qu'on est aux autres. Je dirai même à sa famille. »

Ce récit fait avec un noble abandon, avait produit sur l'esprit de Jules un singulier effet. Il l'avait écouté dans le plus grand silence; surpris de trouver tant de sagesse unie à tant de fortune, et sous une enveloppe aussi simple, il se demandait si ce qu'il venait d'entendre n'était pas un rêve ou le résultat de son imagination en délire. Jeté dans le monde par le hasard, et bien plus à plaindre, sans doute, que notre héros, cet homme, qu'il venait d'é-

couter avec tant d'intérêt, s'était graduellement avancé lui-même, et n'avait dû sa fortune qu'à sa propre industrie, qui n'était pas même aidée d'un peu d'instruction. Des derniers rangs de la société, il s'était élevé à une hauteur que l'on atteint difficilement, et ce qui le distinguait encore davantage aux yeux de Jules, c'est qu'il ne s'enorgueillissait pas le moins du monde de ses richesses, et qu'il avait la sagesse de reconnaitre son insuffisance pour certaines choses. Exemple à indiquer à ces insolens parvenus qui, ne doutant de rien, oublient si facilement leur première position.

La situation du banquier et la sienne offraient un contraste frappant; et quoique, partis pour ainsi dire du même point, celui contre lequel se prononçaient les probabilités, avait

eu des chances favorables, et était maintenant heureux, ou du moins croyait l'être. Car il est bien positif qu'aux yeux de Jules la fortune ne pouvait tenir lieu de famille; mais pour l'homme vulgaire, de quel avantage n'est pas la possession d'un peu de ce métal si recherché!.. L'or est l'idole qu'on ensence, et celui qui en est privé est condamné à un éternel avilissement.

Lorsque Jules s'était présenté chez le banquier, la physionomie de cet homme l'avait frappé en lui offrant des traits qui ne lui étaient pas totalement inconnus. Il cherchait vainement à se rappeler en quel temps et dans quel lieu il avait pu le voir; sa mémoire ne lui en présentait pas le souvenir. Son origine et les premières occupations de son enfance ne laissaient pas à Jules le moindre doute

qu'il se trompait, et que seulement il pouvait ressembler à quelqu'un qu'il avait vu autrefois. Il avait été dans cet état d'incertitude pendant tout le temps que le banquier avait mis à conter son histoire; mais lorsqu'il avait parlé de son métier de guide dans les montagnes des Pyrénées, Jules se l'était rappelé pour être ce même conducteur qui l'accompagnait lors de son excursion dans ces montagnes, et qui avait failli périr à la suite d'un faux pas. On se souviendra, sans doute, de cet infortuné qui, durant le voyage de notre héros, resta suspendu sur une pointe de rocher, et qui dut à une de ces circonstances tout-à-fait miraculeuses, d'être conservé à la vie. Porteur des cordes et des piquets nécessaires dans de semblables entreprises. la mort de ce-

guide pouvait occasionner celle des autres voyageurs; un hasard inconcevable, en préservant ses jours, conserva ceux de ses compagnons.

Si le caractère mélancolique de Jules lui avait fait considérer, quelquefois, l'existence comme un fardeau pour celui qui était privé de famille, il était forcé de convenir aussi, dans ce moment, qu'en la conservant au malheureux Pierre, la Providence l'avait mis dans le cas d'être utile à son prochain et à lui-même. Par délicatesse, il crût devoir s'abstenir de rappeler au financier la particularité qui l'aurait, sur le champ, convaincu qu'ils s'étaient connus dans un temps moins heureux pour lui; cette délicatesse de Jules, certainement très-louable, était-elle opportune? La noble fran-

chise de son patron ne commandait-elle pas impérieusement la sienne ? Oui ; mais notre héros savait que la susceptibilité de certains hommes les porte à se choquer plus facilement de ce qu'on rappelle de leur premier état que de ce qu'ils en disent eux-mêmes, et ce motif détermina son silence. Le talent de l'homme du monde consiste principalement à saisir l'à-propos ; et avant de se montrer réservé ou franc, on doit consulter les convenances. M. Berton venait de recommander à son élève la plus grande prudence, et Jules en avait plus d'une fois senti la nécessité. Le banquier prescrivait beaucoup de franchise, mais Jules sentait qu'elle lui aurait été nuisible en ce moment. C'est ainsi que se conduisent les hommes dans le monde : Ils proclament quelquefois leur ra-

pide élévation pour se donner un air d'importance, et si ceux qui les écoutent complaisamment s'avisaient de leur tenir les mêmes propos, on les verrait s'en éloigner aussitôt.

Doué d'une extrême franchise, notre héros ne l'employait cependant qu'avec certaines restrictions. —Il savait vivre, et les convenances dont il était l'esclave lui prescrivaient un plan de conduite tel qu'un homme moins sincère que lui se fut montré malhonnête. Sa manière de voir le portait à ne jamais blesser l'amour-propre des autres; il eût préféré manquer de mémoire que de rappeler à quelqu'un une chose qui pouvait le choquer. Que d'êtres, dans le monde, sont loin de ressèmbler à Jules! car ne semble-t-il pas que ce soit une obligation pour eux que

de déprimer le mérite des autres!.... En gardant le silence sur une chose assez insignifiante par elle-même, Jules ne faisait tort à personne, tandis qu'au contraire il pouvait beaucoup se nuire en se montrant indiscret. Il se tût et prouva par cette conduite qu'il est quelquefois essentiel de se montrer silencieux.

Resté seul avec le banquier, celui-ci le mit au courant de ce qu'il avait à faire et l'intelligence de Jules lui fournit bientôt les moyens de convaincre son patron qu'il était susceptible de l'aider puissamment. En dirigeant habilement les bureaux et même la maison du financier, notre jeune officier prouvait qu'en rentrant dans leurs foyers, ces hommes qui avaient été long-temps l'orgueil de la patrie, pouvaient encore lui rendre de nouveaux services et

contribuer, quoique différemment, à lui procurer un nouvel éclat. Le moment était arrivé où vainement les détracteurs de notre gloire nationale cherchaient à ravaler le mérite de ceux qui y avaient contribué. La noble conduite que tinrent ces braves, ainsi que les talens qu'ils possédaient, les firent s'associer à toutes les entreprises, comme à tous les travaux, et l'on peut dire qu'ils ne se montrèrent étrangers à aucun. Plusieurs établissemens utiles, créés par nos valeureux guerriers, employèrent un grand nombre de familles et donnèrent à leurs auteurs, comme à ceux qui y sont occupés, des bénéfices honnêtes. Ces établissemens restent debout pour attester le mérite et la capacité de ceux qui les ont formés. Ces nouvelles manufactures, rivalisant avec les anciennes, deviennent

pour le consommateur un moyen d'acquérir à meilleur marché les objets qu'on y fabrique, et pour l'ouvrier un plus grand débouché pour son industrie. D'ailleurs il s'est établi une concurrence avec les Anglais; et quand il n'en découlerait que l'avantage de confectionner chez nous ce que nous tirions autrefois de l'étranger, n'y gagnerions-nous pas encore ? Il serait temps enfin de bien nous pénétrer de nos intérêts, et d'être persuadés que nous pouvons nous suffire à nous-mêmes ; tandis qu'il n'en est pas ainsi des autres nations, qui ont le plus grand besoin de notre industrie. Si notre aveuglement avait besoin de quelque témoignage, autre que celui qui lui est si facile de tirer de l'évidence, n'en trouverions-nous pas une preuve bien positive dans l'empressement que met-

tent les étrangers à accorder la préférence à nos produits. Et pourquoi nous montrer plus ennemis de notre pays que les étrangers eux-mêmes? Cette conduite est plus que bizarre. Des grands effets on peut venir aux petits et n'est-il pas singulier, par exemple, que nos soi-disant petits-maîtres prennent le costume et la tournure anglaise, que nous cherchons à ridiculiser, en tous lieux lorsque, au contraire, ces insulaires ne veulent pas de nos modes et cela par un esprit de patriotisme qui n'est pas sans mérite? Combien nous sommes aveugles de ne pas nous apercevoir jusqu'où peut nous mener une pareille manie et qu'il serait à desirer que nous revinsions enfin de pareilles erreurs? Déterminés aussi par l'amour de la patrie, nous ne devrions préférer que nos produits et

pour modes que ce qui nous est propre. Si la fatuité n'aveuglait pas quelques individus, croit-on qu'ils adopteraient certains ridicules? Non, sans doute, ils s'en garderaient bien; car il leur serait impossible de concilier leur bon goût avec une chose qui est non-seulement bizarre; mais qui est même une espèce d'anomalie. En effet, quoi de plus contraire au bon sens et à la raison qu'un Français affublé d'un costume anglais? Ceux-ci sont massifs, ont une démarche lourde : le Français est, au contraire, sémillant et leste. Il ne peut donc résulter d'une pareille métamorphose, qu'une véritable farce de carnaval. Voilà cependant ce que paraissent être aux yeux des gens sensés ceux qui dépassent la mesure des ridicules qu'il est permis d'avoir.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

